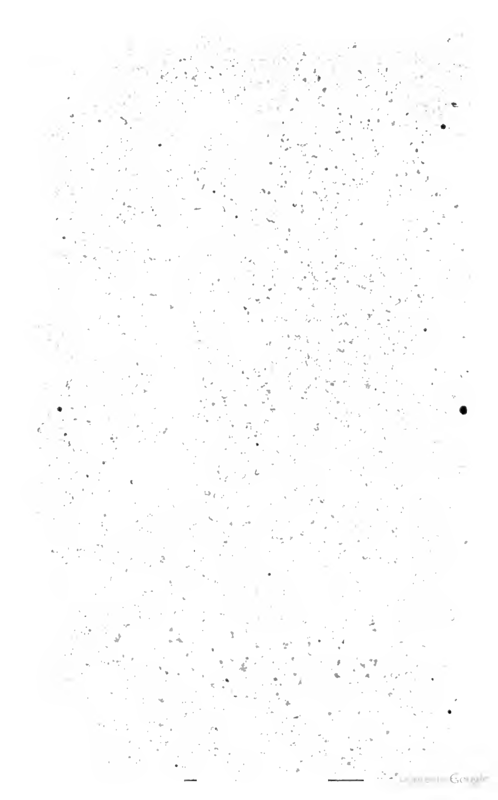


SOUVENIRS
DU ROI
D'ANGLETERRE.



SOUVENIRS
DU ROI D'ANGLETERRE
PENDANT SA MALADIE,

TRADUITS SUR LA XIII[e]. ÉDITION,

OUVRAGE

Dans lequel sont tracés les principaux événemens de son règne, la politique secrette de son cabinet, et l'influence de Mr. Pitt sur les affaires de l'Europe depuis la paix de l'Amérique.

A PARIS,

Chez
- FUCHS, Libraire, rue des Mathurins.
- LE NORMANT, Libraire-Imprimeur, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte cochère vis-à-vis l'Eglise.
- DESENNE, Libraire, Palais du Tribunat, n°. 2.
- DEBRAY, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 235.
- TIGER, Imprimeur-Libraire, Place Cambray, au Pilier Littéraire.

AN IX.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Sur le motif de cet ouvrage et sur le machiavélisme du Gouvernement britannique.

IL parut en 1788 une brochure d'environ six feuilles, intitulée : *Royal recollections, etc.* : c'étoient les souvenirs, ou pensées du roi d'Angleterre, pendant cette première maladie qui le priva de sa raison, et qui a fait tout récemment craindre une rechûte, qui pourroit fort bien donner lieu à de nouveaux souvenirs, plus cuisans et plus intéressans que les premiers. Treize éditions enlevées avec rapidité ont prouvé le mérite de ce petit ouvrage. C'est une jolie mignature où l'on voit, dans leurs attitudes naturelles, ce que l'Angleterre a de personnages célèbres. Etonné que tant de beaux esprits, même dans l'Institut national, ne se fussent point emparé de ce cadre, quand on lisoit sur toutes les portes, *guerre à mort au gouvernement anglais*, j'ai dû, tardivement à la vérité, prouver mon patriotisme, en tradui-

sant ce petit chef-d'œuvre où Pitt et tous ses partisans sont peints au naturel. Voilà pour l'ouvrage : un mot pour le traducteur.

Asservi à son original, le traducteur ne doit jamais s'en écarter, si à l'imitation de Vaugelas il n'a pas l'art de charmer par une belle *infidélité!* Malheureusement je n'ai point l'art de Vaugelas, et je me suis permis plus d'écarts ; mais ce n'est point de cette faute que je crains les reproches les plus sévères. Je crains qu'on ne me blâme de trop d'indiscrétion ; qu'à la veille d'une paix qui doit étouffer tous les germes de discorde, on ne me fasse un crime d'avoir traité Mr. Pitt avec un peu *d'irrévérence* ; je crains qu'on ne m'accuse d'avoir méconnu la sagesse et l'impartialité de ce parlement si fameux, et sur-tout les qualités si recommandables de la tête souveraine qui préside à ce grand corps. Le roi d'Angleterre, me dira-t-on, n'est-il pas bon mari, bon père, bon ami, honnête homme et bon Citoyen? N'est-ce pas la réputation dont il n'a cessé de jouir dans toute l'Europe ? — Cela se peut, répondrai-je : mais en guerre, on n'y regarde pas de si près, et cet exemple emprunté de nos ennemis est une

raison majeure qui doit me faire trouver grace, même aux yeux des Anglomanes. Remontons à la source, et cherchons dans le machiavélisme de ce gouvernement les titres dont ses partisans veulent encore l'honorer.

La guerre d'Amérique avoit coûté un million à la France et le double à l'Angleterre. Les deux puissances étoient surchargées d'une dette nationale qui les menaçoit d'une crise effrayante, mais elles y touchoient avec des moyens bien différens de s'y soustraire. L'Angleterre venoit de perdre ses Colonies sur le continent d'Amérique; elle n'avoit pas un seul allié dans l'Europe, et sa dette étoit beaucoup plus énorme que celle de la France: à la vérité elle avoit dans l'Inde des possessions qui donnoient à son commerce des avantages inappréciables, et chez elle des manufactures mieux conduites et plus perfectionnées que les nôtres.

La France avec un sol beaucoup plus riche et plus étendu comptoit au nombre de ses alliés la Hollande, l'Espagne et l'Empereur. Ses flottes réunies à celles des deux premières puissances lui avoient mérité une paix honorable qui avoit humilié et affoibli son éternelle rivale. Elle ve-

noit encore d'augmenter son influence politique de tout ce que l'autre avoit perdu, et à tant d'avantages elle ajoutoit celui de se voir estimée, considérée et recherchée des autres puissances. Avec tant de moyens de prospérités, qui auroit pu croire que son gouvernement touchoit à une dissolution si prochaine? C'est pour l'amener à ce terme fatal que le génie de Pitt a développé de l'énergie, de la profondeur: s'il n'avoit employé pour y parvenir que les moyens avoués par la politique, peut-être n'auroit-on rien à lui reprocher; il auroit trouvé, en quelque sorte, sa justification dans la guerre d'Amérique.

C'est en Hollande que le cabinet de St-James trouva les premiers moyens de se venger. Le Stathouder, dans la guerre précédente, s'étoit déjà montré plus qu'étranger aux intérêts de son pays qu'il vouloit asservir. L'Angleterre le flatta dans ses prétentions ridicules, fomenta les troubles entre lui et les états, appella dans cette injuste querelle le roi de Prusse qui envoya le duc de Brunswick s'emparer d'Amsterdam. Dès-lors les Provinces-Unies furent perdues pour elles-mêmes et pour nous, et sans Pichegru qui les

reprit pendant la révolution, elles seroient encore une province de l'Angleterre. Mais cette puissance s'est appropriée, contre le droit des gens et sur-tout de son alliée, sa marine et ses colonies, sous le prétexte de venger le Stathouder qui n'étoit que le premier magistrat d'un pays qu'il trahissoit.

Avant d'entreprendre de détacher les Provinces-Unies de notre alliance, le traité de commerce que la Russie avoit fait avec nous en 1787 avoit porté la jalousie et le ressentiment de l'Angleterre à leur dernier degré. Déjà forte de la Prusse et du Stathouder, elle chercha par une violation nouvelle du droit des gens à susciter la guerre entre les Russes et les Turcs. Cette malheureuse guerre a coûté plus d'un million d'hommes; la Porte Ottomane à qui l'Angleterre avoit promis ses secours fut lâchement abandonnée; la Pologne, que la ligue Anglo-Prussienne engagea d'une manière si cruelle et si perfide dans cette guerre, également abandonnée et trahie, a été effacée du nombre des puissances. — Quel étoit donc le but de ces deux crimes politiques? Celui de réduire la France à se déclarer en faveur de la Porte ou de la

Russie ; de lui faire perdre sa considération si elle restoit neutre, d'annéantir le traité de commerce avec la Russie, et notre prépondérance dans les Echelles-du-Levant.

Que le Lecteur impartial compare ce machiavélisme avec la conduite de la France, quand elle prit part à la guerre des Etats-Unis. Louis XVI offrit sa médiation et ne trahit point d'alliés ; il n'exposa la fortune d'aucune puissance, il secourut des sujets qu'on vouloit opprimer. Le cabinet britannique, au contraire, protège en Hollande un Stathouder reconnu pour traître aux Etats-Généraux à qui appartenoit la souveraineté. En Turquie il rallume un ressentissement prêt à s'éteindre, il expose à une ruine presque certaine une puissance loyale, mais foible et crédule, pour porter un coup indirect à la France qu'il déteste. En Pologne, il trompe, il abuse, il pousse à sa destruction un peuple malheureux, à qui une erreur imprudente, l'yvresse de sa liberté, avoient mis à sa sollicitation les armes à la main. A-t-on vu ce cabinet qui se dit si juste, ce parlement si fier de sa constitution, ce roi qui s'honore de commander à un peuple libre, tenter quelque dé-

marche, faire la moindre proposition pour prévenir, ou arrêter les malheurs d'un peuple qui vouloit une constitution indépendante de l'étranger, une monarchie fondée sur des loix plus justes, et la somme de bonheur qu'elles sembloient lui promettre ? Cette conduite est revoltante, atrocé, digné d'un furieux qui, pour assassiner son ennemi, frappe d'un coup de poignard celui qui l'en sépare. Qu'on ne croye pas que j'ai achevé de peindre son machiavélisme. Je n'en ai présenté qu'une foible esquisse. C'est dans notre révolution que le génie de la malfaisance se développe avec toutes ses fureurs.

Que voulant poursuivre le cours de ses vengeances, le cabinet de St-James ait accédé au traité de Pilnitz, ou qu'il l'ait préparé, c'est un objet fort indifférent ! Mais qu'après être entré dans la coalition, il se refuse à toutes les démarches même les plus humiliantes, à toutes les propositions qui lui furent adressées par la France, pour ainsi dire suppliante, afin d'éviter une rupture qu'il avoit méditée, qu'il dissimuloit et qu'il ne cessa de démentir ; voilà une de ces marches tortueuses dignes de lui !

Quel pouvoit donc être son objet, en faisant à la nation Britannique un secret d'une guerre jurée dans le fond du cœur et prête à éclater ? Que dis-je ? D'une guerre qui déja existoit par le fait, puisqu'il violoit à notre égard toutes les conditions du traité de commerce ? Pitt vouloit aux yeux de sa nation nous représenter comme les aggresseurs, afin de rendre cette guerre nationale, et plus destructive. Est-ce l'infortuné Louis XVI qu'il vouloit venger ? Le gouvernement Anglais s'est bien gardé de faire la moindre tentative, pour détourner un événement qui lui présentoit une occasion de vengeance si favorable à ses vues, et si propre à faire oublier la mort de Charles Ier. Mais, lorsque Cromwell eut traîné cette malheureuse victime à l'échafaud, la France jura-t-elle alors l'extermination de tout un peuple fanatique ? Elle se borna à le plaindre, et à détester ce forfait. Est-ce pour punir la nation française de ses idées, de ses élans révolutionnaires, qu'il entreprit contre elle une guerre d'extermination ? Mais la France n'entreprit pas d'exterminer le peuple anglais, parce qu'il avoit ses niveleurs, qui voulurent aussi le constituer en république.

Que penser d'un médecin qui feroit étouffer son malade, parce qu'il auroit des convulsions !

Les peuples ont leurs crises plus ou moins violentes, selon les tems et les circonstances. Le gouvernement anglais le savoit fort bien ; mais il savoit aussi que s'il pouvoit ajouter aux convulsions du malade, il en partageroit les dépouilles, et voilà le but de cette guerre d'extermination ! Pour s'en convaincre, il ne faut que la suivre dans ses différentes époques.

A Toulon, les Anglais s'emparent des vaisseaux français, en vertu du droit de la guerre, quoique de leur aveu c'est au nom du fils de Louis XVI et sous le prétexte de le mettre sur le trône de ses ancêtres que cette ville leur est livrée. Vainement le roi d'Espagne les réclame en sa qualité de parent et de tuteur de ce jeune prince : l'Angleterre s'y refuse. C'est encore en son nom que l'île de Corse est prise, et que Dunkerque est sommé de se rendre. Ainsi l'intérêt personnel toujours substitué, même à celui de la coalition !

Dans la Vendée, toutes les ressources d'une destruction mutuelle, et pas une seule mesure prépondérante, pour assurer aux roya-

listes un succès décisif ! Qu'importe en effet qu'ils y triomphent, ou que ce soient des républicains ? ce sont toujours des Français immolés à l'Angleterre, et voilà une partie de son machiavélisme remplie ! Combien de fois le parti de l'opposition n'a-t-il pas reproché à Pitt d'avoir constamment négligé de verser dans ce pays les secours nécessaires, et l'abandon qu'elle a fait des émigrés à Quiberon ? C'est qu'il ne falloit à Pitt qu'un équilibre de destruction.

Cependant le peuple Français voué à une ruine bien préméditée, calculée sur toutes les probabilités, sort triomphant de cette lutte sanglante, qui promettoit à Pitt des dépouilles si chères ! La victoire a dicté les conditions de la paix ; le continent commence à respirer ; que fait le ministre britannique ? Il soudoye encore une fois l'Europe, pour rallumer une guerre déjà si meurtrière, si fatale aux intérêts de toutes les puissances. Rage inutile ! la destinée de la France est encore assurée aux champs de Maringo. L'Europe étonnée de tant de prodiges fait succéder l'admiration à la haine. Les nations ennemies étouffent les sentimens d'aversion que Pitt avoit su leur inspirer, et l'An-

gleterre finit par devenir l'objet de ces mêmes haines, sur lesquelles elle avoit fondé ses criminelles espérances.

Furieuse de nos succès et de nos alliances, elle s'isole de l'Europe entière, pour en attaquer toutes les puissances, même celles que la prudence ou la foiblesse avoit retenues jusqu'alors dans une neutralité constante! Les droits du Dannemark, de la Suède et de la Russie, sont ouvertement violés, comme ceux de Gênes le furent dans les commencemens de la guerre. Elle prétexte ces nouvelles infractions aux droits des gens sur la souveraineté des mers, droit illusoire qu'elle ose s'arroger, et que le parti de l'opposition, vaincu par le génie de Pitt, n'a pas rougi de reconnoître.

Voilà donc une nation dans l'Europe, qui professe des principes entièrement opposés à ceux des autres nations; et cette même nation n'a soulevé, n'a soudoyé l'Europe contre la France, que sous le vain prétexte que la France professoit des principes qui ne pouvoient se concilier avec la sûreté des puissances. Y eut-il jamais un machiavélisme avoué plus hautement, soutenu avec plus d'insolence, et aussi

funeste à l'humanité ? Et que deviendroient la fortune et l'honneur des autres puissances de l'Europe, si elles souffroient que cette nouvelle Carthage consolidât ses prétentions ? L'Angleterre est dans un état de guerre forcée. Sa dette nationale est si énorme, ses moyens de l'arrêter si disproportionnés, qu'aujourd'hui la paix faite, demain elle succomberoit sous ce poids qu'elle ne peut soutenir, qu'en se rendant maîtresse du commerce universel. La spoliation du globe est sa seule ressource ; de-là, l'origine et la cause de ses injustices et de son machiavélisme.

PREMIER SOUVENIR.

Combien de héros sortis de mon illustre maison! Mais nul d'entr'eux, avant moi, n'avoit osé se jetter dans la république des lettres. République! je n'aime point ce mot! Quelle peut en être l'origine? il faut que je le demande à mon William : il saura bien m'en rendre compte, lui qui prétend que je ne suis-malade, que parce que j'ai trop de santé. Mon petit Will. Pitt en cela me ressemble; je le soupçonne fort d'être un peu fou, précisément parce qu'il se croit trop vain de sa haute sagesse; mais je lui pardonne, puisqu'ainsi que moi il n'aime pas ce mot de république. Mes sujets d'Amérique ne m'apprirent que trop à le détester: c'est par ce mot odieux qu'ils commencèrent leur insurrection; dans leur frénésie sacrilège, ils brisèrent la couronne, symbole sacré de la puissance royale. Je les crois voir encore la morceler en treize parties, en disséminer les débris dans les treize provinces, et par cet

attentat inouï épouvanter les rois de l'autre hémisphère. Ce souvenir me pèse horriblement sur le cœur : jamais je n'oublierai que ce fut un roi qui soutint des sujets révoltés contre un roi ; et si jamais occasion se présente de le perdre avec ses sujets, puisse le nom de George être anéanti, si je n'y employe tout ce que j'aurai de forces et de moyens !

Arrêtons-nous a cette idée : elle sourit à mon esprit malade, et peut-être me sera-t-elle plus favorable que tous les médecins. Pitt est aussi un grand médecin, et je peux en attendre des ressources qui étonneront bien la fin de ce dix-huitième siècle : Pitt est un ange de lumière, ou, quand, il le veut, un ange de ténèbres ; son génie, aussi puissant, aussi actif que le diable de Milton, jetteroit un pont sur le cahos, si l'antique règne de l'Erèbe, n'étoit pas éternellement détruit. Mais il peut encore rendre au cahos une partie de ce globe, et nul doute s'il n'étoit retenu dans ses conceptions infernales, qu'un jour il ne fût considéré comme l'*ennemi du genre humain*. Diaboliquement bon ! voilà l'homme, l'ami, le ministre dont j'ai essentiellement besoin : plus de médecin, plus

de conseils, *plus de parlement! Pitt me suffit: avec lui seul je ferai payer chèrement à un roi très-chrétien une action fort peu chrétienne.* Ils disent dans ma famille et dans le monde que je suis fou; mais je prouverai à ma famille et au monde que mon métier fut d'être roi, et qu'avec le secours de Dieu et de Pitt, malheur à quiconque m'aura troublé dans l'exercice et les prérogatives de mon métier.

Oh! oh! je ne sais ce qui se passe en moi; ma tête se fend; c'est du feu qui circule dans mes veines; mon esprit s'en est troublé, et je ne me souviens plus de ce qui y étoit; quand..... quand..... *God damn*..... ah!..... m'y revoici. Oui, je veux être le premier de mes illustres ancêtres à tenter une excursion littéraire. Rien de plus utile pour un roi que de se faire un nom dans les lettres! Que plût à Dieu que mon gouverneur et mes précepteurs, au lieu de se disputer entr'eux le soin de s'emparer de mon esprit, m'eussent enseigné un peu de grec et de latin! c'est une si belle chose que le latin et le grec! Si j'en remarque quelques bribes dans un livre, je brûle d'en connoître la signification, et je n'ose la demander, dans la crainte qu'on n'ima-

gine qu'un roi qui ne sait ni grec ni latin, ignore jusqu'à l'a b c du gouvernement. — George en sauroit-il plus que moi? Ah! quel douloureux souvenir à ce nom! N'ai-je pas été bon père? Que je me rappelle. Non. — Je ne veux point me rappeller de cet objet.

C'étoit un auteur que Jacques premier. Si j'avois le catalogue de Walpole; je voudrois bien y avoir une place : mais je vivrai plus que Walpole.

Alexandre fut un grand objet d'émulation pour Charles XII : Frédérick-le-grand sera le mien. Je ne lui envierai ni ses batailles, ni ses guerres; espèce de gloire dont fort peu je me soucie : mais je l'admire dans l'administration de ses finances, dans la création de ses armées; je l'aime dans sa discipline, dans ses revues, et surtout je lui envie sa réputation d'auteur. Quinze volumes de ses ouvrages publiés par souscription! chose admirable que de souscrire pour les œuvres d'un roi! Je vois Charlotte sourire à la souscription. Je peux bien laisser, après moi, autant de volumes que lui; et certes, si Charlotte me survit, je garantis la souscription.

Le titre de ma première production m'a un

peu embarrassé. Je suppose que cela arrive à tous les auteurs. L'appellerai-je une histoire? Mais quelle figure fera-t-elle auprès des histoires de Hume, Robertson, et Gibbon? Les mémoires sont, en quelque sorte, la propriété des Français, et je n'aime pas les Français; d'ailleurs le grand Frédérick s'est emparé de ce titre. *Les Souvenirs* ont le mérite de la nouveauté; on ne s'en est servi que pour des bagatelles, et la nouveauté est toujours un titre de recommandation. Il y a tant de sots dans le monde qui voudroient se renouveller : c'est avec bien du regret que je verrois ma première tentative échouer. Ma femme en seroit très-affligée ; elle ne manqueroit pas de me rappeller le nombre de ses enfans, et je n'aime pas à la voir inquiète sur leur sort. Charlotte a raison. Nous avons déjà perdu l'Amérique ; elle sent, ainsi que moi, que dans cette île orageuse de la Grande-Bretagne, le sol en est si glissant que tout y est précaire ; et si je venois à perdre mes trois royaumes, serois-je bien sûr de retrouver mon patrimoine d'Hanovre? On a toujours des voisins plus ou moins dangereux, et je connois certaines gens parmi les rois qui s'appropri-

roient tout, s'ils le pouvoient impunément.

Je n'ai pas oublié que le grand électeur n'avoit pas de plus grand plaisir que celui d'entasser. *A penny save is a penny got*, disoit-il. En effet, un sou d'épargné est un sou de gagné ; maxime admirable dont je me suis bien trouvé! Mais je crains dans ses rejetons une autre de ses maximes favorites : *Au peu que vous avez, ajoutez ce que vous n'avez pas*. Mes Bretons, fidèles à ce principe, ont fini par s'arroger la souveraineté des mers. Les enfans de Guillame ont décuplé leur puissance, et j'ai tout lieu de craindre qu'ils n'appliquent à mon Hanovre quelques proverbes de famille ; et sur-tout, s'il est vrai, comme on le dit, que *tout bon chien chasse de race*.

DEUXIÈME SOUVENIR.

LE sommeil est un bien qui semble avoir abandonné ma maison, c'est-à-dire la maison d'Hanovre; car tout ce qui m'appartient, tout ce qui m'environne est plongé dans un profond repos! Quels dormeurs que tous ces gens là! Cent fois j'ai été tenté de réveiller toute la famille : quel rêve ! quelle agitation d'esprit ! Que dira William, quand je lui apprendrai quel funeste avenir s'est ouvert devant moi? je l'ai envoyé chercher, et il n'est pas encore ici! Peste du sommeil, ou plutôt de cette France, qui vient, dans le cours de cette nuit, de se montrer si hideuse et si terrible à mon imagination ! Est-ce maladie, comme le prétend le Médecin, ou vivacité du sang ? Tous les Médecins du monde sont des bêtes quand ils veulent expliquer quelques opérations de l'ame. Je ne connois que Pitt qui sache lire dans la mienne, et je l'attends. Certes, si l'essence de l'ame consiste dans le mouvement, il n'y en a pas une

seule en Angleterre qui se puisse comparer à la mienne. Greenville dit que je ressemble à Justinien qui ne se permettoit qu'une heure de sommeil : empereur inimitable qui ne vivoit que de végétaux, et consacroit le tiers de son tems à la dévotion! Mais pourquoi me citer ce Justinien pour modèle? Il n'a rien de commun, ni avec Lord Greenville, ni avec aucun de mes ministres, ni même avec moi. Je dors quand je le peux; je prie le moins que je peux, et ce n'est point par *scrupules* que je mesure mon régime, mais uniquement d'après ce qu'exige ma santé. Laisserois-je tant de volumes vivans après moi, si je ressemblois à ce Justinien? Charlotte, convenez qu'avec tout son esprit Lord Greenville n'est qu'un sot, digne tout au plus de figurer dans le parti de l'opposition. Mais Pitt ne vient pas! Que faire en attendant? M'occuper de ce rêve qui m'a fait devancer le jour? Sottise! L'avenir n'est pas toujours comme on se le peint. Revoyons plutôt le passé. Je ne sais quel sage a dit que c'étoit le miroir de l'avenir.

Combien d'années, grand dieu! se sont déjà écoulées, depuis que je regne sur un peuple

aussi sombre que turbulent ! Que de factions se sont heurtées ! Dans quelle étrange situation me suis-je vu réduit ? Quelquefois dans la majorité, qu'en d'autres tems j'ai sacrifiée à la minorité, j'ai comme le nageur habile, lutté contre les flots ; et quelquefois en leur cédant, j'ai su regagner le rivage. Le roi *Francis*, à la vérité, écrivoit, après la bataille de Pavie, que tout étoit perdu hors l'honneur. Mais il en est de l'honneur, comme de la chasteté. Si l'on y songeoit toujours, que d'avantages, que de plaisirs perdus ! Ainsi laissons à part toutes ces maximes de rigidité. Ce n'est pas là-dessus que je dois craindre mon conseil : si j'étois homme à me confesser, il n'est pas un seul de mes ministres, auprès de qui je ne trouvasse indulgence plénière pour le passé et absolution pour l'avenir.

J'ai succédé aux droits de ma famille, et c'est pour cela qu'on m'appelle George, roi d'Angleterre et de France. Ce double titre est plus que magnifique ; je n'ai pas encore réalisé ce dernier : il ne me faut pour cela que l'appui de mon William, et les occasions dont il saura bien me faire profiter. Mais puis-je me flater que le droit de mes ancêtres au trône de la Grande-Bretagne

soit bien fondé? J'en doute ; car je sais fort bien qu'il n'a pas eu l'assentiment général. Que m'importe ? Si je ne regne point par le droit, je regne par le fait ; et, depuis Adam, fondateur de la maison d'Hanovre, jusqu'à moi, c'est le droit, ou le fait, qui a servi constamment de marche-pied à tous les trônes de l'univers. Mes deux prédécesseurs n'avoient pour eux qu'un droit de convenance, celui d'assurer à l'Etat une religion qui ne fût point jacobite. J'ai vu là-dessus des politiques et de profonds métaphisiciens : tous m'ont félicité du bonheur des circonstances; aucun d'eux ne m'a garanti mes droits. Le politique m'a dit : la même raison qui fit adopter votre père et votre aïeul peut demain vous faire expulser. Le métaphisicien plus hardi, ne voyant en moi, quoique né Breton, que l'élève d'un prêtre et d'un maquignon de l'espèce humaine, à qui ma mère avoit confié mes premiers ans, n'a cessé de me dire : que nous importe votre religion, puisque toutes les religions nous sont indifférentes? Que vous soyez né d'Abel ou de Caïn, qu'est-ce que cela nous fait, si vous n'êtes pas le roi de tous les Bretons, si dans les trois royaumes vous n'êtes

qu'un chef de parti ! George, n'oubliez pas que ce titre, qui valut les trois couronnes à vos deux prédécesseurs, demain peut vous les ôter. Will Pitt ne vient pas! *The rascal, he Will not come!* Non, parce que j'ai besoin de lui, le coquin ne viendra pas! Et cependant j'ai toujours devant les yeux ce petit homme qui, à son gré, bouleverse les empires, soustrait la France à ma domination, l'arrache à ma vengeance, et, semble soulever toutes les mers contre ma chère Bretagne. *By all the devils, that shall not be.* Non, de par tous lès diables, cela ne sera pas.

Cruelle pensée, que celle qui écarte ainsi mes plus doux souvenirs! Ombres des Brunswick, je l'avouerai, vous ne connoissiez rien des mœurs et des loix du pays où je règne après vous. Cependant quels talens vous avez montrés à ce peuple inhospitalier! Si quelquefois vous vous êtes échappés de son sein, c'étoit l'amour de la patrie qui vous rappelloit dans notre cher Hanovre pour y revoir les foyers paternels. Je m'en souviens, dans ces tristes séparations vous me laissiez environné de toute la gloire de Chatham. Mais que de fois n'a-t-il pas insulté à ma jeunesse, à mon ignorance! Pitt, Pitt, Pitt, tu le

sais, et tu ne viens pas m'en dédommager. Ton père, trop infatué des suffrages de la multitude, m'a plus d'une fois outragé; tu le sais! Viens donc, autre Joseph, expliquer mon rêve si tu veux que je pardonne à ton père. Il ne vient pas? *Damn the scoundrel!* Comme ce mot énergique me rappelle auprès de Charlotte! Que je vais bien me jouer du médecin! — Oui, je retourne chez la reine. Là mes sens se calmeront; là je retrouverai le repos qui me fuit: qu'on me dise malade, je prouverai que je me porte fort bien, et qu'en me traitant de fou, ce sont des insensés qui connoissent à peine la moitié de mon nom.

TROISIÈME SOUVENIR.

MA foi, le Médecin a raison. La digestion se fait mal, quand l'esprit est assiégé d'images hypocondriaques. J'ai passé une heure mortelle à côté de Charlotte, et pas plus de souvenir de mon existence que si j'avois été cet évêque d'Avranche, de si fameuse mémoire! Pitt et Chatham n'ont cessé de me poursuivre, ce dernier par ses sottises d'autrefois, et le premier par ses *blunders* présentes. O Lord Bute! qui avez succombé sous les impostures du père, que votre ombre me préserve au moins des piéges où le fils peut m'entraîner! Je n'oublierai jamais qu'ils vous ont représenté dans les rues de Londres, le cœur tout desséché, et le côté droit riche d'un embonpoint ignominieux. C'est donc une race bien funeste que les Chatham! Si Lord Bute aimoit notre vieille mère, étoit-ce une raison suffisante pour faire de lui une momie hideuse? Il n'avoit point de talent; j'en conviens : il tarit jusqu'aux sources de la vénalité; qu'importe!

Sous lui les Ecossois, comme un déluge de sauterelles, inondèrent mon palais, soit. — Mais ceux qui m'ont fait perdre l'Amérique ont-ils mieux mérité mes bonnes graces ? Ne m'ont-ils pas exposé aux pamphlets, aux libelles, aux huées du peuple ? C'est en agiotant du salut des armées, du sang de mes sujets, et des trésors de l'Etat qu'une fois ils m'ont réduit à me tenir prisonnier dans mon palais.

A cette époque où mes armées étoient battues, je bornois tous mes plaisirs à voyager sur la carte. Bute lui-même, comme un guide fidèle, m'y faisoit parcourir l'Ecosse, dont il me faisoit observer les beautés : c'est là qu'avec Sackville et Dundas j'examinois quelle ressource chaque pouce de terre pouvoit me fournir pour la conquête de l'Amérique. Pauvre Sackville ! Il m'aidoit à étouffer tout sentiment de popularité. Je trouvois dans ses instructions je ne sais quelle douceur que n'avoient point celles de Lord Bute. Je rends le même témoignage à l'honorable Dundas qui plus d'une fois s'escrima avec nous sur la Mappe-monde. Les côteaux qui bornent l'horizon de Windsor ont été pour moi jusqu'à présent les colonnes d'Hercule et jamais je n'ai osé

les franchir. On m'avoit persuadé que je ne trouverois que des ennemis par-tout où je rencontrerois des ouvriers et des paysans. Aussi, comme je les ai chargés d'impôts pour enrichir la majorité vénale de mes parlemens! Je devois cette satisfaction à la majesté royale offensée dans ma personne, et d'après cela, étois-je bien rassuré sur le traitement que j'en aurois éprouvé!

Pitt, encore imberbe, avoit la bonté, il est vrai, de suppléer à ma foiblesse. Prenez, me disoit-il, avec Jenkinson, un caractère ferme. Opposez aux flots d'un peuple irrité l'appareil formidable du trône. Ce n'est qu'en pressurant le sang du peuple que vous vous en ferez adorer. Pour prix de ses conseils, j'élevai Jenkinson au titre de Lord. Je ne sais par quelle fatalité le public, né malin, a joint à ce titre des idées de perfidie et d'*inconstitutionalité*; mais depuis son élévation ce malheureux Lord ne peut traverser aucun village qu'il ne soit hué, et qu'on ne lâche à ses trousses tous les dogues du pays.

Quelle différence d'égards pour Lord Hawkesbury! Aussitôt que la *mob* l'aperçoit, tous les chapeaux volent en l'air. C'est un singulier personnage que cet Hawkesbury! Aussi est-ce une

singularité attachée à moi, que tous les objets apparens de ma faveur soient eux-mêmes des singularités. Non qu'en aucun d'eux je repose ma confiance; ce n'est pas moi qui les choisis; c'est le sort qui me les présente. Pauvre North! c'est par ce moyen que je t'ai chéri; instrument docile et souple de mon ambition, tu serois resté dans le ministère, si tu n'avois pas échoué dans cette malheureuse guerre d'Amérique. Il n'y vit pas plus loin que le bout de son nez; dupe de Robinson, et des brocanteurs parlementaires, il porta jusque dans l'armée qui attaqua mes colonies, les principes de vénalité et les spéculations de parti. L'Amérique fut perdue, et lui-même fut disgracié!

Cet événement me fit presque perdre la tête, et je m'attendois à être l'objet de la haine générale; mais je fus agréablement détrompé! On venoit de m'enlever un pays aussi étendu que l'Europe, un pays susceptible d'avantages inappréciables; mais si mal gouverné qu'il devenoit à charge au public, un objet de tourment pour moi, et à peine la perte en fut-elle sensible. Des politiques frivoles qui dans toutes les choses ne voyent que les abus applaudirent à cette séparation,

ration, et cette prospérité imaginaire fit presque oublier la folie de l'entreprise.

C'est un trésor que Jenkinson. Il vaut à lui seul tous mes serviteurs, admirable pour épier avec patience tous les petits avantages qui peuvent résulter de l'agitation des grandes passions, et pour les plier à ma fantaisie. Il a si bien arrangé les élémens les plus discords des partis, qu'il les a, pour ainsi dire, anéantis. Je crois que je peux risquer un voyage à la campagne, et que j'y serai bien accueilli. J'en ai grand besoin, tant ma pauvre santé est délabrée! Aussi que de longues années de luttes et de guerre avec mon peuple, et quelle funeste issue! Plus de sommeil, plus de repos! Dans mon inquiétude perpétuelle, je me tue à courir, à chasser, sans en recueillir d'autres avantages, que de harasser ma suite et mes chevaux; exercices inutiles qui ne rendent point le calme à mon esprit, ni à mon corps les douceurs passagères du sommeil!

On me conseille le voyage de Chaltenham. Dans mon état d'inquiétude, c'est une diversion que l'on propose à l'activité qui me consume. On appuie ce projet d'une autre raison d'état; c'est qu'à l'approche d'une élection générale ma pré-

sence dissipera les nuages qui peuvent s'élever dans le pays. Prétexte assurément bien frivole!

Et que me fait une élection? Quel rapport ai-je avec son issue? Irai-je me jeter au milieu des partis? Quel objet se proposent donc ces partis? *Celui d'être conduits au marché, et qui peut les y acheter si ce n'est moi?* Je voudrois pouvoir lire; je n'en ai ni la patience, ni le courage. Je connois à merveille tout ce qui tient au pouvoir exécutif et législatif. Je ne crois pas que, sans mon aveu, on puisse en diriger aucun principe contre mes véritables intérêts. Que je dise aux ministres que je suis las de toute influence parlementaire, les voilà qui se meurent d'épouvante; ils me citent Montesquieu, Blackstone, et prétendent m'effrayer et me retenir par des dangers imaginaires. Et quel rapport y a-t-il entre Blackstone, Montesquieu et moi? C'est un vaste champ que celui de la corruption. Une fois qu'on y est engagé, le retour n'en est pas aisé. Pitt sera mon guide; puisqu'il ne vient pas, je cours le chercher.

QUATRIÈME SOUVENIR.

CRUEL homme que ce Pitt ! Consumé des chagrins les plus mortels, dévoré par une inquiétude irrésistible, je m'arrache au sommeil qui me fuit, pour me dérober à une perspective affreuse ; je l'envoie chercher, et il force son roi à venir lui-même déposer dans son sein l'horrible songe dont je suis encore tout épouvanté ! N'aurai-je donc jamais pour Ministres que des dormeurs ? Ah, Pitt, mon cher Pitt ! Quel prix vous attachez à mon amitié, et que vous savez peu reconnoître le poste où je vous ai élevé !... Mais pesons ce qu'il m'a dit. Il me semble qu'il y a de quoi me rassurer.

Premièrement vous ne devez point songer à reprendre l'Amérique dans ce moment. Il faut, dit-il, que préalablement la France ne soit plus qu'un *blanc* dans l'Europe, et c'est alors que le pavillon Anglais sera tout-puissant, le seul même reconnu dans toutes les mers. A ces magnifiques promesses, j'avois envie de lui en-

voyer mon Médecin. Certainement je l'ai pris pour un fou ; et dans le fait pour qui devois-je le prendre ? Y a-t-il rien de plus insensé, qu'un Ministre qui tient un pareil discours ? Je défie qu'à Bedlham on puisse même en citer de plus extravagant. Oh ! oh ! a-t-il repris : Votre Magesté feint donc d'ignorer jusqu'où s'étendent les pouvoirs de la grande politique ? Science abstruse, et fermée pour la presque universalité du genre humain, familière seulement à quelques adeptes, et d'une ressource inépuisable, j'en connois tous les secrets. Je vais ouvrir le livre devant vous, et votre Majesté n'aura que l'embarras du choix.

La France vous a privé de vos colonies ; nous la priverons des siennes. Elle en a fait une République ; eh bien, il faut de la France faire une République ; puis nous en ferons une belle anarchie. Elle vous a ôté quelques alliés ; dépouillez-la de tous les siens. Cela fait, vous reprenez l'Amérique et vous recouvrez votre santé.

Certes, si en vertu de sa politique la chose tournoit comme il le dit, il n'y a pas de Monarque au monde qui se porteroit mieux que

moi. Mais de la France faire une République ! voilà de ces contes bleus dont une nourrice peut endormir un enfant. Cependant rappellons-nous le raisonnement de Pitt ; il renferme quelque chose de si spécieux que je m'y sens entrainé malgré moi. Une représentation nationale en France ! C'est-là dit-il le point fondamental. Il prétend que dans un si grand nombre d'orateurs le bon sens et la raison y seront cruellement étouffés, et je le crois, puisque dans mon parlement dont j'achète plus de moitié, il n'y auroit pas le sens commun, sans cette sage précaution. Mais des commotions violentes d'une assemblée de représentans à une subversion totale, quel espace immense ! Comment Pitt veut-il le franchir ? Il me fait rire avec son Astolphe et sa grande haquenée qui traversent la Manche, et lance en arrêt, renversent tout ce qu'ils rencontrent à l'autre bord.

Laissons à Calais cette haquenée, dont j'ai toujours craint les ruades pour mon fils ! Le voilà patriote au Sénat français, ainsi que mon coquin de George a voulu le paroître au Sénat britannique : Zounds ! un prince de Galles ; l'héritier présomptif de mes trois royaumes,

dans le parti de l'opposition ! il y a de quoi perdre la tête. Aussi est-elle bien affoiblie ! Oui, je me sens plus malade que jamais, et je dois en croire Charlotte qui, cette nuit, me l'a répété plus d'une fois. Vous dites donc, M. Pitt, que vous avez tout prêt un Astolphe qui, avec sa lance et son cornet à bouquin renversera sur son passage tous les châteaux, toutes les maisons à tourelles ; qu'une foule d'hommes armés de torches imiteront ce bel exemple, voleront, saccageront, bruleront, tueront sur toute la surface de la France, et que l'épouvante y sera si grande, que tout ce qu'il y a de lumières, de probité, et d'illustre, n'aura d'autre parti à prendre que celui de s'enfuir. Tableau délicieux,... s'il est fidèle ! Oh ! que je m'arrête un moment à le contempler ! Je sens que ma tête va mieux... Je ne sais quel baume a rafraichi mon sang ! La perte de l'Amérique est vengée ! Howes, Hood, Nelson, vîte, à vos bords, et reportez le fer et la flamme au-delà des mers. Ramenez des sujets révoltés à l'obéissance, et pour y réussir, perdez, tuez, brulez, développez tout le système de la politique anglaise.

Fort bien ! profitons de ce moment de calme,

pour mieux approfondir les idées de Pitt, et leur donner, s'il est possible, encore plus de solidité. Je ne sais quel roi de France disoit qu'avec son connétable, qui ne savoit pas lire, et son chancelier qui ne savoit pas écrire, il pouvoit défier le monde entier : et moi, qui sais lire, écrire, et mieux encore, je peux dire, avec mon Pitt à qui tous les secrets de la plus profonde politique sont familiers, « nous pouvons bouleverser tout le globe. » Sonnez, trompette ! .... Là-dessus, je vais dormir.

Moi, dormir ! Que le ciel m'en préserve ! Le plan que Pitt m'a tracé est trop beau, trop vaste, pour ne pas m'y arrêter avec une complaisance délicieuse. Ma pauvre tête ne seroit pas si en désordre, si à la paix qui termina la guerre de cinquante-sept, on eût adopté une partie de ce plan. Quel génie, que ce vieux Chatham ! Pitt, aujourd'hui si vanté pour ses connoissances politiques, n'est qu'un enfant auprès de lui. Les Français étoient battus, humiliés dans mon cher Hanovre et sur l'Océan. Ils demandoient, à grands cris, une paix qui leur étoit nécessaire. Lord Chatham, tout aveugle qu'il étoit, se fit transporter dans la chambre des

Lords : c'étoit le Tirésias du parlement. — Point de paix, dit-il, avec la France, qu'elle ne signe la destruction de sa marine. C'est bien assez pour elle de lui permettre le cabotage de ses vins, et c'est encore trop pour nous. Mais Nivernois, souple, adroit, suppliant, l'emporta sur le vieux Lord, et depuis, j'ai perdu l'Amérique. Pour cette fois, je tiendrai aux sages mesures du fils, et si elles me réussissent, comme je n'en doute pas, j'aurai la souveraineté des mers, qu'il est toujours utile de proclamer d'avance, sauf à rabattre de ce droit incontestable, selon les tems et les circonstances.

CINQUIÈME SOUVENIR.

CE sont là de vrais Médecins, que mes Médecins. Ce seroit en moi chose très-avisée, que d'en mettre une partie dans la chambre des Lords, une autre dans celle des Communes : par ce moyen, je purgerois à peu de frais tout mon parlement, et je serois le roi le plus paisible de l'Europe. Rien de plus sage, que leurs conseils. Votre santé, me disent-ils, n'a besoin, pour être parfaitement rétablie, que d'un petit voyage à la campagne. D'où je conclus que pour recouvrer un peu de santé il faut que je voyage ; je veux leur obéir, et je prends la route d'Oxford : c'est là que je verrai tout ce que les Sciences ont de plus brillant et de plus profond. — Oxford ! je me rappelle que la première fois que je m'approchai de cette université si célèbre, je sentis une espèce de honte involontaire. Je regrettai qu'on ne m'eût point donné cette éducation qui fait l'honneur d'un roi d'Angleterre, et le bonheur de son peuple, et sans laquelle un roi

n'est, dans la postérité, qu'une de ces momies égyptiennes que le pied du voyageur, à son grand étonnement, soulève des sables où elle gissoit depuis des milliers de siècles.

Oxford! je n'y irai pas. L'immortel Alfred y vit tout entier, ce monarque, né pour créer, combiner, et laisser après lui des monumens et des souvenirs éternels. C'est lui qui fonda l'université d'Oxford; c'étoit le Charlemagne de l'Angleterre. Du même cerveau sourdit cette constitution britanique, qu'on dit être le plus grand effort de l'esprit humain, qu'on a cherchée pendant des siècles, et qui ressemble si parfaitement à cette fontaine de jouvence que des flibustiers espagnols cherchoient aussi follement en Amérique. — Qu'Oxford soit encore l'université la plus magnifique du monde, j'y consens : mais que la constitution anglaise soit le chef-d'œuvre des constitutions je n'en crois rien. Que m'importe au reste ? grâce à mes soins, cette université, cette constitution, toutes deux trop vantées, languissent également. Cette constitution, ses organes au moins, plus dévergondée que les filles de Covent-Garden, se prête à tous les caprices; car, foi de roi, jamais elle n'a résisté

aux miens, et *honni soit qui mal y pense!* telle est l'antique devise de mes prédécesseurs. *Zounds!* partons.

Quel nombre, quelle magnificence de colléges, de salles, de bibliothèques et de classes! Quelle prodigalité dans les appointemens, et quelle disproportion dans leur utilité! Que j'en fus émerveillé! Avec les fonds, qui alimentent cette université, elle devroit avoir trente à quarante mille étudians; elle n'en a pas mille. En celà, parfaitement semblable à la fille ainée de Charlemagne, qui radotte depuis mille ans, et qui devroit, ainsi que la fille d'Alfred, se borner à n'enseigner que les mathématiques. $2+2=4$: Cette vérité renferme toutes les autres, comme $3+5=7$ est le résumé de toutes les erreurs.

Je ne l'aime point cette université; on lui prête un fond de rancune contre la maison d'Hanovre. Je me souviens que dans la commémoration des rois du pays, quand il s'est agi de mon ayeul, de mon père et de moi, on nous a toujours traités comme étrangers à l'antique famille. Ma belle Oxford, ne comptez donc pas sur ma bienveillance. Je sais que vous avez grand besoin de réforme, que vous aimeriez à me voir inscrire

entre les Edouards et les Henrys, vos bienfaiteurs ; mais retenez bien ceci : pour réduire l'Amérique à un état décent de servitude ou d'obéissance, il m'en a couté cent millions de liv. sterl., ce sera mon dernier mémoire. A quoi bon, je vous prie, de la dépense pour former une armée de pédans, ou de rebelles ?

Oxford, fille docte et chaste du sage Alfred ! dis à ce fils d'Hanovre, que tu aimes si peu, pourquoi sous le manteau de la science, tu héberges la superstition et le libertinage ! — A toute heure, c'est la cloche qui appelle à des actes de dévotion ; l'œil est fatigué de ne rencontrer que des habits, des formes monachales. Nulle trace cependant d'impressions religieuses sur les visages ! Des étudians, disons mieux, des Zénobites indolens, paresseux, et des professeurs dont les yeux pétillent de luxure.

Mon goût pour l'Architecture peut encore m'entrainer à Oxford ; je peux l'y satisfaire, mieux peut-être que dans tous les livres que j'ai parcourus, où souvent je n'ai pas trouvé le sens commun. Je n'en doute nullement ; je serois devenu un bon Architecte ; sans la connoissance de cet art, on n'est jamais qu'un roi

médiocre. Stanislas, qui fut roi de Pologne, ne se rendit immortel à Lunéville que parce qu'il étoit grand architecte : il fit élever maints édifices, et sur-tout des églises. J'aime assez l'église ; c'est l'emblême, c'est l'appui de cette espèce de royauté qui valut l'échafaud à Charles premier, et ses états à ma famille et à moi. J'aime tout ce qui tient à l'église. Que de soins, que d'argent pour influencer un laïc! Pour gagner un homme d'église, je n'ai besoin que de sa vanité.

Doucement ! Ne faisons point d'imprudence. On n'a déjà que trop médit de l'église, sans parler de la calomnie ; et si l'église est le salut des rois, comme elle est celui du peuple ; pourquoi, monarque ingrat et mal avisé, dirois-je du mal de ces bonnes gens, à qui tant d'autres gens qui ne sont pas trop bonnes, ne veulent que du mal ? *Rendez à César ce qui appartient à César ;* cette maxime n'est-elle pas d'une orthodoxie très-utile aux princes ? C'est encore l'église qui recommande l'aumône et certains devoirs envers les pauvres. N'a-t-elle pas raison, et ne seroit-ce pas manquer à l'humanité, que de ne pas faire l'aumône au peuple, quand on a tout pris au pauvre peuple ? Rien n'est plus

dur que le cœur d'un athée. Dieu lui-même, en personne, n'en obtiendroit qu'un *Dieu vous bénisse!* Le déiste, ma foi, ne vaut guères mieux. Tous ces doctes personnages s'acquittent fort mal des impositions qu'ils doivent à Dieu, et c'est tracer un fort mauvais exemple à des sujets, dont le devoir est de considérer leur prince, comme l'organe de la divinité sur la terre. Pitt raisonne donc fort bien, quand il me conseille d'envoyer en France une colonie de déistes et d'athées. Le terrein y est fertile et bien préparé; nul doute que cette culture n'y réussisse et ne seconde merveilleusement nos projets d'anarchie et de destruction.

SIXIÈME SOUVENIR.

OXFORD, avec tout son cortège de sciences, est d'un funeste présage : je n'y retournerai de ma vie, même en idée. A peine en étois-je sorti, que j'ai songé à développer le plan que Pitt m'a dicté, pour consommer la ruine de la France, et achever le bonheur de l'Angleterre. Je contemplois, dans mon imagination charmée, les mouvemens d'une populace furieuse, les incendies, les meurtres et une foule d'hommes éperdus, fuyans à grand pas vers des rives étrangères. Cette image m'a rappellé mes pauvres Loyalistes d'Amérique, et je me suis dit : c'est en les perdant que j'ai perdu l'Amérique, et j'en ai profondément gémi. Pauvres Loyalistes ! si vous eussiez été les plus forts, il n'y auroit pas de République à Boston ; et sans le grand roi vous auriez été les plus forts. En applicant à ce fait la logique Oxfordienne, ne dois-je pas en conclure que la France ayant ses Loyalistes deviendra républicaine ? Pitt lui-même me l'a dit.

Et que deviendra le grand roi, lui ai-je répliqué ? Et qu'est-ce que cela fait à un roi d'Angleterre, m'a-t-il répondu ? Vous inquiétez-vous de ce qu'est devenu Charles premier, et seriez-vous ici vous-même, si en des tems donnés chaque pays n'avoit pas ses Loyalistes ? — Raisonnement profond, dont je sens bien toutes les conséquences !

D'après les instructions de Pitt, j'ai donc l'espoir de voir renaître les belles journées de Créci, de Poitiers, d'Azincourt. Nous irons chevaucher à travers cette France désolée, et vuide de citoyens. Nous détruirons ses ports, ses arsenaux, sa marine, ses villes; nous ne laisserons, dans les campagnes, que le souvenir éternel de notre toute puissance. Ces Français fugitifs, nous les armerons contre des Français; nous appellerons la guerre, la famine, la peste. — Fort bien, M. Pitt ! Mais je vous prends au défaut de la cuirasse. Pour subjuguer la France, croyez-vous qu'il suffise d'en faire émigrer les Nobles ? Le Clergé n'est-il pas une des colonnes les plus solides d'une monarchie ? — Les prêtres, m'a-t-il répondu; nous les combattrons les uns par les autres, et si cela ne suffit

suffit pas, nous les ferons jeter à l'eau. A ces horribles mots, j'ai presque détesté mon ministre. J'admirois en tremblant son génie infernal, quand je me suis rappellé que dans la situation extrême où l'Angleterre étoit réduite, il falloit qu'elle succombât, ou que la France pérît.

J'apprécie, comme lui, le gouffre entr'ouvert par la dette nationale. Il est certain que sans la ressource du brigandage le plus absolu, nous ne la payerons jamais. Brigands! ce mot est bien dur pour une ame vraiment bretonne! Mais il est plus dur encore de périr, s'écrie Pitt à mes oreilles. Si la France paye sa dette, elle absorbe tout le commerce, et bientôt elle regnera sur les mers. Je me résigne, et dans le fait, puisqu'il faut que l'une des deux puissances soit anéantie, conservons-nous. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Je ne suis pas le pape de mon pays pour rien.

Quelle variété de folies dans l'espèce humaine! Le pontife de Londres n'a rien de commun avec celui de Rome, et je pense qu'entre ceux du Japon et de la Chine c'est encore une autre différence: mais je voudrois savoir si les Pitt, ou cardinaux de ces contrées ont fait les mêmes

calculs sur la dette nationale ; si pour acquitter celle du Japon, il faut mettre tout en combustion à la Chine, ou si l'on y supplée par des indulgences, comme cela se pratique à Rome. Dieu sait combien il en faudroit pour liquider celle d'Anglcterre! De quoi se mêlent donc certains économistes avec leurs chiffres et leurs bavardages ? Ils ont trouvé qu'il faudroit autant de couronnes, ou d'écus de six livres, que pourroit en contenir la circonférence de la terre, si on vouloit éteindre la dette nationale de l'Angleterre. A l'impossible nul n'est tenu; ainsi l'Angleterre ne doit rien, puisqu'elle doit l'impossible. Voilà cependant où aboutissent les calculs chimériques de ces arithméticiens qui n'ont peut-être pas un écu! Pitt a beaucoup mieux fait. Il a su forcer la France à rendre ses comptes, avant qu'il soit question des nôtres.

SEPTIÈME SOUVENIR.

LE fils de Lord Chatham abuse de mon indisposition. Si je ne connoissois tout son attachement pour moi, je serois tenté de croire qu'il me prend pour un fou. Non, non, de par tous les diables, je n'imaginerai pas que l'on fasse une révolution en France aussi aisément qu'il le pense. C'est là, dit-il, que votre majesté trouvera, à son bon plaisir, une foule de gens aussi riches en scélératesse que de nom. Le célèbre Sartines, l'œil de la monarchie entière, n'assuroit-il pas qu'il y avoit toujours dans la capitale des milliers de furieux, tout prêts à assassiner pour de l'argent? C'est des prisons, c'est du fond des galères que Pitt, en chymiste habile, veut extraire le grand dissolvant de la monarchie française. Ces images dégoutantes me révoltent; je sens que l'humanité royale frémit en moi, et, tout Breton que je suis, je déteste une vengeance què la haine seule à pu concevoir, et qui ne peut s'effectuer que par le plus horrible

des forfaits. Périsse donc l'Angleterre, si la France ne périt point ! Voilà son grand cheval de bataille. Comment me tirer d'une position aussi critique? Pour faire sur le continent une guerre de loyauté, où sont mes généraux, mes armées? Je ne peux guères compter sur le prince de Galles, dont on vante certains exploits. J'en ferois plutôt un Sultan de sérail, qu'un Marlborough à Bleinhem. York, Benjamin de ma race, aura bien le courage de tenter de replacer un commissaire à Dunkerque. Mais une tentative en guerre, comme en amour, me dit Charlotte, n'est souvent qu'un affront. Quant à mes flottes, je n'en suis pas en peine; Hood, si je l'exige, laissera son honneur sous les cendres de Toulon. Toutefois Pitt veut guerroyer sur le continent. Ombre de Marlborough, éclaircis mes doutes ! c'est à Blenheim que tu respires, et c'est là que j'aime à promener mes souvenirs.

C'est une malédiction attachée à ma personne, une disgrace singulière pour mon règne, qu'aimant l'architecture, architecte même au besoin, des particuliers, malgré les dépenses incroyables que j'ai faites, m'aient éclipsé en splendeur, en générosité!! A la vérité je tiens des millions en

réserve, pour obvier aux événemens : il faut, comme dit le peuple, garder une poire pour la soif; et, quoique je n'aime pas le peuple, j'applaudis au bon sens de son proverbe. Mais je ne voudrois, pour tout au monde, que l'on sût que je thésaurise en secret, et que mes épargnes alimentent les banques de l'étranger. Je dois cette précaution à la sagesse de Charlotte ; c'est le gage assuré de notre indépendance ; et c'est l'artillerie qui me soumet ce qu'il y a de trop rebelle dans mon parlement. Dans un accès de saillie, je disois un jour à George : Que feriez-vous, George, de vingt-cinq millions de livres sterl., si vous les aviez à votre disposition ? Il hésitoit de me répondre. Je crains, répliqua-t-il, de manquer de respect à Votre Majesté. « Non, non, dites ce que vous pensez. » J'imaginois qu'il ne songeoit qu'à former des haras. Quelle surprise, et quelle ineptie ! « J'employerois jusqu'au dernier schelling pour éteindre la dette nationale ». Henri V, le conquérant de la France, avoit le cerveau moins étroit. Prince de Galles, il eût dépensé les revenus des trois royaumes. J'ai voulu le corriger de son erreur, par un sourire paternel, et je lui ai observé

qu'il seroit aussi extravagant de porter de l'eau à la fontaine, que de renvoyer l'argent d'où il venoit. Je l'ai vu tout fâché de ma plaisanterie. « Oui, Sire, m'a-t-il dit, j'adoucirois les maux que produit l'accumulation de cette dette ». Allons, mon cher George, lui ai-je répondu, n'affectez pas tant de patriotisme, on est en mesure, et la dette nationale est sur le point de s'éteindre. « Est-ce en accumulant les impôts? Est-ce par le découragement des arts et de l'industrie? Que n'ai-je dix millions à y sacrifier! j'y employerois jusqu'au dernier schelling, plutôt que de me familiariser avec cette hypocrisie ». Brusque répartie d'un fils à son père! Après quoi il s'est retiré avec cette grace qui lui concilie tous les cœurs, et m'a laissé sottement charmé d'une prudence qui le fera distinguer dans la foule des rois.

Pour revenir à Bleinheim, jadis ce fut une maison royale : les amours d'Henri et de Rosamond rendent ce séjour presque romanesque. C'est aux grandes ames à connoître les foiblesses de l'amour ; je ne les connus jamais ; il étoit réservé à mon fils d'en sentir tout le prix.

Je n'aime point ce Blenheim ; il me rappelle

des souvenirs affligeans : quel orgueil dans cette famille des Marlborough ! Quels sarcasmes lancés contre la maison d'Hanovre par la vieille Sara ! Combien cette pompe, cette magnificence, ces encouragemens donnés à l'université d'Oxford m'ont fait sentir d'humiliations ! Quand les portes du parc se sont ouvertes, pour me recevoir, à la vue de ce palais et de sa magnificence, à peine croyois-je que ce fût un roi puissant qui venoit visiter un de ses sujets.

A la vérité, je n'ai pas à craindre cette supériorité dans le propriétaire actuel. Il n'a hérité du grand Marlborough que sa prudence. Son génie, ses qualités brillantes, tout s'est perdu dans les obstructions qu'a subies la souche paternelle. Mais ce défaut seroit racheté par le mérite, la décence, et la plus rigide économie, si quelque chose pouvoit suppléer au génie. Cependant il ne seroit point sage à moi de négliger le Lord actuel. Son influence, quand elle est adroitement employée, s'étend sur toute la province ; adroit et souple, il s'attache aux principes du jour ; sa prudence me répond de lui, mais il pourroit être dangereux, si Bedfort épousoit une de ses filles.

Je fus charmé du coup-d'œil à l'entrée du parc ; mais plus surpris encore d'y voir le buste de Louis XIV. Comme son air noble et majestueux plaisoit à Elizabeth, la duchesse lui dit que c'étoit le roi de France ; mais le duc la reprit, en disant que c'étoit le roi français. Charlotte remua la tête et sourit, comme elle fait, quand à la comédie l'on donne le signal du *Domine salvum fac regem*.

Je n'aime pas la peinture, j'avouerai cependant que la collection des tableaux est magnifique. L'inscription qui est sur le piédestal de la colonne dans le parc, et la victoire qui couronne le duc de Marlborough, me firent saigner le cœur. Si j'avois eu en Amérique un homme comme le duc de Marlborough ! mais je ne veux plus y songer. Charlotte et les princesses eurent beaucoup de plaisir à voir les tableaux : j'y donnai, comme elles, le coup-d'œil de bienséance. A mon avis, les singes de Ténière sont ce qu'il y a de plus exquis, parce qu'ils sont en habit de moines. Comment Bunbury n'a-t-il pas représenté notre clergé d'après les animaux dont la ressemblance en approche le plus ? Qu'est-ce que l'archevêque de Cantorbéry ? un épagneul. —

L'archevêque d'York ? un tigre ; l'évêque de Durham ? une oye, etc.

A propos des dignités ecclésiastiques. — J'en ai conféré un grand nombres, et la conduite de Thurlow me plait; cet ecclésiastique est un excellent brocanteur : relâché dans ses principes, ou plutôt dans le fond du cœur indifférent à tout, il ne voit que le point d'intérêt qui doit placer un bénéfice : habile à rassurer les consciences, il les dirige vers une obéissance passive; en cela son influence me plait : je suis toujours sûr de l'église : ses principes tiennent essentiellement à la monarchie; mais je voudrois moins de luxe dans les évêques. N'est-ce pas un scandale que Lambeth ait attiré par le sien tous les rats de terre et d'eau de Bowstreet? Quel dommage qu'ils aient enlevé à ce pieux primat une vaisselle plus riche que ne l'étoient tous les biens des douze apôtres! Le duc de Marlborough n'a-t-il pas quelques regrets de céder le pas à cet archevêque, à peine autrefois admis à la table de ses domestiques? Heureuse famille que celle des Thurlow! Deux petits garçons de Norwich destinés à être tisserands, tous deux avilis dans leur source au service de Cromwell,

(si dans le fait le service de Cromwell pouvoit avilir); l'un, sans d'autres titres que la médiocrité de ses talens, est chef de la chancellerie; et l'autre, qui n'est qu'un sot incorrigible, est presque le chef de l'église anglicane. Quel abus du pouvoir! En cela, comme en Turquie, j'ai montré mon indépendance et ma souveraineté. *Honny soit qui mal y pense!*

Le duc me paroît fort attaché au clergé. Auroit-il quelques péchés secrets à expier? je pense que le duc et moi nous le voyons du même œil: si le clergé n'a plus, comme autrefois, la plénitude du pouvoir, il a conservé du crédit, de l'influence, et cela peut être utile dans une élection. L'un de ces ecclésiastiques me présenta, au nom du duc, un Boëce d'Alfred. C'étoit sur le lieu même où l'on prétend que ce roi l'avoit traduit.

On respecte encore les meuriers où fut le palais qui vit naître Edouard, le prince noir, et qu'Olivier Cromwel fit abattre. Aussi sage, aussi ferme que lui, j'ai frappé un grand coup sur mon parlement. Il vouloit remuer, j'en ai choisi un autre que j'ai façonné à ma volonté! Je dois en convenir, ce trait de génie, Pitt, je

le dois à vos conseils. Je fus émerveillé de cette hypocrisie intuitive qui vous distingue, elle m'étoit familière dès mon enfance. Depuis ce moment vous m'êtes devenu aussi cher que nécessaire : dans le moral, comme dans le physique, le rapprochement des hommes, comme celui de toute autre substance, n'est dû qu'à certaines qualités sympatiques. Le grand Newton a donné le nom de vertu à cette force, à cette puissance occulte qui fait que dans le monde physique toutes les choses s'attirent et se rapprochent mutuellement. Il se seroit bien gardé, s'il eût écrit sur la morale et sur la politique, de donner le nom de vice à cette hypocrisie intuitive qui n'est, dans le fait, qu'une attraction morale entre Pitt et moi. Que l'on réfléchisse aux effets salutaires qui résultent de cette cause, et l'on cessera de la blâmer. Rien de plus facile à démontrer. L'argent n'est-il pas le nerf de la guerre? Aurai-je de l'argent d'un peuple toujours avare et raisonneur, si je ne le trompe sur l'objet et sur la nécessité des impositions? Pour le tromper, ne faut-il pas un concert d'hypocrisie entre le Ministre et moi, entre le Ministre et le Parlement, entre le Mi-

nistre et les Gazetiers? Que de rapprochemens nécessités par une seule cause. Si quelque atrabilaire, ou non-conformiste condamne cette espèce d'hypocrisie, il faudra convenir que dans ce monde et dans toutes les affaires il n'y a que de l'hypocrisie, et que Pitt a plus dépensé de cette monnoie courante que tout autre ministre ne pourroit le faire, dût-il vivre dix fois l'âge du vieux Nestor! Ce ne sont pas les grands parleurs qui raisonnent le mieux : mais comme dit le proverbe, *à bon chat, bon rat.*

HUITIÈME SOUVENIR.

JE ne sais si, en me prescrivant de me rendre ici, les Médecins auront mis en ligne de compte les fatigues du voyage. J'ai traversé le *sentier du chat* (*) à Windsor, une heure plutôt qu'à l'ordinaire, et je me suis vu obligé de réveiller tout le monde. Combien de groupes sur la route pour me voir! ils saluoient tous Lord Courtown. Charlotte desire que je quitte ma perruque brune pour une à l'allemande. Je n'ai déjà que trop de germanique : que de fois ne l'a-t-on pas répété ? « Quoi, dit Charlotte, dans votre sang ? ce n'est pas de moi ». Pourquoi donc nos enfans ne cessent-ils de geindre ? Une reine d'Angleterre panser elle-même, en particulier, leurs cautères! Pauvres jeunes gens, si horriblement maltraités de tumeurs blanches! Char-

(*) Le sentier que le roi prend le matin pour aller voir sa famille et quelquefois les personnes de sa suite, se nomme *Cat's path*, le sentier du chat.

lotte persiste. « Cela ne vient pas de moi ». Et qu'importe d'où cela vienne, si on peut les guérir? Ne guérit-on pas dans les autres familles? Et supposez que ce fût le mal du roi. Suis-je roi de France et d'Angleterre pour rien? Le parti de Fox m'a-t-il ôté ce double privilège de guérir les écrouelles?

Oxford est en feu, pour Rowley qui veut prendre ses dégrés. Son crime est d'avoir autrefois guéri une famille noble, par le moyen d'un remède inconnu.

La mère de George, allarmée pour ma santé et pour celle de quelques-uns de nos enfans, vint à citer je ne sais quel sycophante de médecin qui distribue des palliatifs aux imbécilles, pour guérir radicalement de tous les maux de naissance. George crut faire une action sage que de conseiller le syrop végétable de Velnos : mais Charlotte prit un air grave et parut scandalisée; chose qui ne lui est pas ordinaire, quand elle s'entretient avec Geoge. Il lut dans sa pensée, et plaça très-adroitement entre sa mère et lui l'Evêque de Péterborough et celui de Landoff. Ces deux saints personnages recommandèrent le spécifique avec autant de zèle et de persé-

vérance que s'ils lui devoient le coloris renaissant de leurs joues.

La reine aime les Evêques, et Swainson l'auroit emporté sur tous les Médecins de la maison si, quand il s'en est ouvert à Porteur, Ecclésiastique honnête qui a l'esprit de son état, et le cœur de la reine, il ne s'étoit soulevé contre certains Evêques et particulièrement contre Watson. A la vérité, Watson n'est pas ce qu'il devroit être. Remuant, ambitieux, il veut encore avoir une opinion a lui. Ce n'est donc pas un véritable Ecclésiastique. A peine est-il monté en chair, qu'il a prêché l'égalité des revenus dans le Clergé. Innovation abominable qui tendoit à tout *niveller* dans mes trois royaumes ! Passe cette peste à mes voisins !

Ce Watson a montré le même délire de démagogie, dans ses observations sur le traité de commerce : l'imbécille n'a pas senti qu'il étoit entièrement à notre avantage, et que selon le tems, selon nos intérêts, nous saurons bien en éluder toutes les conditions, de manière qu'il en résulte pour la France, la nécessité de nous déclarer la guerre, et de la *nationaliser* dans l'esprit du peuple. Cette réflexion de Pitt est

profonde; la haine et la perfidie ne furent jamais plus ingénieuses; poisons admirables qui jaillissent d'une bonne source!

Si Watson a perdu dans l'esprit de Charlotte la petite gloriole de commander aux Médecins de la maison, et l'espoir de son avancement, c'est à Porteur qu'il doit ce double désagrément. Ce n'est pas en dédiant des traités de Théologie à une femme, qu'on recouvre ses bonnes grâces: d'ailleurs c'étoit le socianisme tout pur. En quoi consiste l'hérésie des Sociniens, je l'ignore. Mais ils aiment les innovations, donc ils sont ennemis de la couronne, donc ils en détestent l'influence. Ainsi je conseille aux Evêques présens et à venir de Cambridge de conserver précieusement leur *Nostrum* favori pour leur Université; car le syrop végétable de Velnos jamais n'approchera de notre famille, aussi long-tems du moins, que, de cette main royale, je pourrai commander le *Domine salvum fac regem.*

A propos, n'est-ce pas un scandale abominable, dans des chefs de maisons, que de recommander l'usage d'un nostrum, dans une Université? *Mém.* Consulter là dessus Hurd et Markham. Au moins la faculté peut en concevoir

concevoir de l'ombrage. On peut représenter sous un jour odieux, et comme antipopulaire, ces instrumens d'opposition. Ceci n'est pas à négliger à l'approche d'une élection.

Je voudrois que dans le traitement des évêques on fît plus d'attention à *leurs principes*. — J'imaginois que le chancelier s'étoit mis en garde contre les moralistes, les savans, et contre tous ces rêves-creux qui dans leurs veilles ne tendent qu'à l'innovation. Horsley est l'homme selon mon cœur. Il a su mettre une barrière entre les lettres et la théologie; si l'esprit du tems le permettoit encore, plutôt que de laisser cette dernière s'écarter de ses limites, il lui feroit un cercle de feu et de fagots. Hinchliffe, Watson, Shipley et Ross ne sont, au fond du cœur, que des innovateurs sous le masque, suppôts de la tolérance, et gangrenés de la maladie de la réforme.

DIMANCHE.

Dormi quatre minutes et dix secondes de plus qu'à Windsor : preuve que l'air me fait du bien. Mon apparition d'hier soir sur la terrasse a produit un bon effet sur le peuple : j'ai vu le moment où le feu des illuminations alloit consumer

cette petite ville. Cela prouve qu'on n'y regrette point la perte de l'Amérique, et qu'on n'y sent pas l'aggravation des impôts. J'ai cru devoir prendre, dans cette première entrevue, un air grave et majestueux, quoique l'air de familiarité me plaise davantage : c'est-là mon grand talent. A Windsor j'avois fait des signes de tête à la multitude, et même plus d'une cabriole : de grands éclats de rire ont couru toute la terrasse. Charlotte a plus de réserve; elle ne sent pas le prix de cette espèce de condescendance : elle ne s'est pas encore défait de sa roideur, de sa gravité germanique. Quand le peuple rit, son cœur est toujours avec nous; et quand je parois, je le fais rire de bon cœur. Politique vraiment royale !

A six heures, j'ai pris les eaux : je veux en observer tous les effets. Quant à leur nature, les médecins ne s'y connoissent pas plus qu'à celle du *Nostrum*. Elles contiennent des sels, du fer, du souffre et de la terre. En quelle proportion ? cela varie, selon les couches par où elles passent. Il y a beaucoup de hasard là-dedans, autant peut-être que dans les conjectures des médecins. Une science qui dépend de

la pharmacie brute et incertaine de la nature, doit être, à mon avis, une science mesquine, méprisable.

Mais c'est un ordre dans l'état, que la faculté, et je ne peux en choquer les préjugés, qu'aux dépens de mon influence; ce seroit nuire aux intérêts mêmes de tous les autres ordres. N'ayons pas l'imprudence de nous brouiller avec des gens qui d'un coup-d'œil envoyent la fièvre, ou tuent à volonté.

Que de soins, que d'attentions pour les mains et les lèvres d'un roi ! L'eau n'observe pas autant de cérémonies à l'égard de mon estomach et de mes entrailles. Ne prêtons pas à la malice un sujet de rire et de plaisantérie, qui ne tariroit plus, si, dans mon imprévoyance ou faute de calcul, j'étois réduit à m'accroupir à l'ombre d'une haye, et mettre à nud la majesté, sur qui repose la destinée de trois royaumes. La reine s'évanouiroit, rien que d'y penser, et les princesses n'oseroient plus se montrer à Cheltenham. Ainsi pesons bien les probabilités dans le mouvement des eaux, et dans celui que je me donnerai. Il faut obvier à tous les accidens publics.

Point de tems pour lire les papiers, la seule espèce de lecture que je me permette, en attendant que l'église m'offre d'autres distractions. Il n'y a pas de monarque en Europe qui passe plus de tems que moi dans les églises, et qui entende autant de cantiques. J'espère qu'il m'en sera tenu compte dans le ciel. Non, que cette idée du ciel me plaise beaucoup : là, nulle distinction de rang, nul privilège de famille, rien que les principes d'une égalité accablante. Il faut que je recommande au clergé d'en revoir la doctrine, et de les établir d'une manière plus conforme aux idées de la monarchie.

Quel riche espoir pour ma santé! L'évêque veut bien se charger du soin de mon ame, pendant que les eaux agiront sur mon corps. Comme il est bien pourvu dans ce monde, il lui sembera dur d'aller chercher sa récompense dans l'autre. Hallifax est le compositeur et le parent de ce John jebb, de séditieuse, et sombre mémoire. Il obstrua les projets de ce visionnaire à Cambridge, en faisant connoître à tems ses intentions : il sut se renfermer dans les bornes de l'obéissance et de la promotion, pendant que l'autre déchiroit, de fureur, ses vêtemens,

harassoit ses amis de ses réveries, et descendit au tombeau, dans la pauvreté et le chagrin.

J'aime à voir un évêque, aussi doux que l'huile dont on l'oignit, s'assurer par les principes de l'évangile, des avantages que le juif, le plus juif, auroit peine à se procurer! C'est une preuve consolante, que le peuple supportera avec patience toutes les petites indiscrétions, tous les écarts de nos saints hommes. Le peuple regrette les dixmes; le peuple trompe les collecteurs; et le peuple fouleroit au pied l'homme courageux qui tenteroit une réforme, qui voudroit éloigner l'oppression, ou l'oppreseur, et qui auroit le moindre doute sur la sainteté d'un ministère qui appauvrit ce peuple. Tant mieux! Voilà le pivot, sur lequel seul reposent tous les pouvoirs écclésiastiques et royaux de l'Europe. Puissent les choses rester en cet état, tout le reste de mon règne, aussi long-tems que ma progéniture immédiate régnera. Quant aux générations plus reculées, trop de prévoyance entraine trop de soins.

Ce seroit un bon piége à tendre à mes voisins, que de les engager à se défaire de leurs évêques. Ils ont eu une Saint-Barthélémy sans oser

pousser jusqu'à la Réforme du Clergé. Point d'évêque, point de roi, comme dit le proverbe; et le proverbe ne dit pas tout ce qui s'en suit. Excellent *Memorandum* pour Pitt! Il saura bien profiter des déistes et athées que l'Angleterre ne cesse de leur envoyer.

Lord Courtown, qui ne m'accompagne jamais les dimanches, a laissé tomber quelques mots sur la religion; mais ce n'est point mon usage de m'en occuper, après le service. C'est bien assez d'aller à l'église.

NEUVIÈME SOUVENIR.

LAISSÉ, comme d'usage, la reine au lit, et réveillé la princesse royale. La reine dort bien plus que moi; cependant elle a bien autant d'inquiétudes. Elle songe à marier quelques-unes de ses filles; mais il est rare que le mariage des rois soit heureux. Mes sœurs, à cet égard, fournissent des leçons que la reine a souvent répétées à ses filles. La princesse royale est d'une réserve, d'une hauteur, qui siéroient bien dans une cour du nord! Mais Charlotte ne veut pas entendre parler du Dannemark. Nos alliances sont très-bornées; et ce matin, la princesse m'a fait des questions adroites sur la manière dont se régloient ces alliances. Peut-être ne faut-il attribuer, qu'aux eaux qui purifient le sang, ce mouvement de curiosité! — « Qu'est-ce, lui ai-je dit, pensez-vous au mariage? » Cette demande l'a fait rougir, et ne lui a point déplu. « Bien, bien, je vous aurai un mari. » « Il vous faudra donc changer vos ministres,

car ils n'aiment point les femmes. » « Quoi ? Comment ? faites-vous comme George ? Devenez-vous aussi patriote ? »

LA PRINCESSE.

Je voudrois que le prince fût marié.

LE ROI.

Horne-Took assure qu'il l'est !

LA PRINCESSE.

Vous ne devriez pas écouter de pareils hommes. Mon frère vous est attaché, il aime son pays. Il est incapable de vous manquer et de lui manquer.

LE ROI.

Paix ! Il est toujours du parti de ceux qui voudroient me chasser d'Angleterre, ou mettre des bornes à mon pouvoir.

LA PRINCESSE.

Combien de fois vous avons-nous entendu dire que vous en seriez plus heureux, si vous n'aviez pas ces pouvoirs qui sont l'objet des factions !

LE ROI.

Oh ! Oh ! vous vous mêlez de politique ! Souvenez-vous de George !

LA PRINCESSE.

Je voudrois que mon frère fît un mariage, digne de son rang et de ses qualités, en France, en Espagne, ou en Autriche.

LE ROI.

Et vous, avec l'empereur ? Vous ne voudriez donc point d'un stathouder, d'un électeur, ou d'un duc ?

LA PRINCESSE.

S'il ne me convient pas de choisir, si je ne dois me déterminer que d'après le rang, j'aimerois à me voir assise au plus haut.

LE ROI.

Mais la religion, mon enfant, la religion protestante !

LA PRINCESSE.

Le monde paroit disposé à l'indulgence de toutes les religions.

LE ROI.

Si jamais je mariois aucune de vous à un catholique romain, Richard Hill, et Lord George Gordon formeroient une nouvelle faction, tout le monde m'abandonneroit, les gardes eux-mêmes.

LA PRINCESSE.

J'aimerois à voir mon frère plus souvent avec nous.

La reine surprit ces dernières paroles, comme nous montions les escaliers, et parut très-allarmée de notre conversation : elle dit que la princesse est pensive, mécontente. Que puis-je y faire? Le retour de George à la cour, même en le supposant dicté par le cœur, auroit ses inconvéniens. Il a des manières si engageantes, l'esprit si cultivé, que je ne pourrois lui résister. Il trouveroit les moyens de me faire vuider les mains dans les siennes, et de jetter nos trésors par les fenêtres, plutôt que d'en souffrir l'accumulation. Que n'ai-je encore cent ans à vivre! Avec la cinquième partie de notre trésor, je pourrois, dans moins de vingt ans, en ajoutant les intérêts au principal, faire de mon

ministre le vizir d'un divan, et débarrasser les ressorts de la monarchie, de toutes les obstructions qui en retardent le mouvement.

Je n'aime pas à raisonner avec des femmes. J'ai été fort aise de m'échapper à cheval. La grotte de Presbury est un objet romantique; Ulett a aussi ses agrémens. Mais Lord Courtown n'a pas un mot de nouveau à me dire, sur les beautés du paysage. West a cet avantage sur lui : il me tient lieu d'un traité élémentaire, dans les affaires de goût; et cependant, si je m'en rapporte à George, qui s'y connoit, West n'ira jamais au-delà des premiers élémens; mais la manière dont il en parle m'est d'un grand usage, pour meubler ma tête des mots-techniques. Sir Joshua, et Gainsborough, et Barrett, et Romney, sont de véritables muets. S'ils approuvent, ils ne savent que saluer. Veulent-ils désaprouver? Ils baissent les yeux à terre. West me fait tout voir par les siens, tout juger par son esprit; il est infatigable. Qu'ai-je de mieux à faire, puisque à peine je vois à un pouce de distance, et que je n'ai pas le loisir de former des conceptions? Si je n'avois pas cette France qui absorbe et mon

tems et mes facultés, je tenterais d'être l'homme le plus instruit de mon siécle; je me *pousserois* dans les hautes Sciences, de manière à laisser loin derriere moi tout ce que l'Europe compte de véritables savans : je dis véritables, car les sciences et les lettres ont leurs charlatans, comme le vulgaire des rois à les siens. Dans ce monde on diroit qu'il n'y a rien que de factice; ma foi c'est un vilain monde, que ce monde-ci, et Pitt, avec tous ses moyens de corruptions, aura bien de la peine à le rendre plus sot et plus méchant.

DIXIÈME SOUVENIR.

Les papiers d'hier ont abrégé mon sommeil, et accéléré l'opération des eaux, ce matin. *Mém.* — En diminuer la dose, quand les papiers m'auront affecté. Westminster sera encore une fois en feu. Pitt dit qu'il perdra sa popularité, s'il faut, pour l'éteindre, en puiser tous les moyens à la trésorerie ; que la liste civile doit y contribuer, au moins, de moitié. — Je n'ai pas voulu manger à table d'hôtes ; je me suis arrangé avec la reine pour vivre dans de petites maisons qui ressemblent à celles qu'on voit autour de mes palais. Comme prince, j'en serai moins bien, mais ma liste civile s'en trouvera mieux. C'est un gouffre inépuisable que ce parlement ! J'admire que le peuple n'en voye pas l'inutilité, quand une fois on s'est bien assuré de la majorité ! Autant de sauvé sur les dépenses de la corruption. Mais qu'est-ce que le peuple ? Où est le peuple ? Une espèce d'épouvantail qu'on ne trouve nulle part ; un instrument, dans des mains habiles : encore

ne peut-il en imposer qu'à de petits coupables.

Pitt et Dundas ne se soucient point de se mesurer contre Fox ; ils préférent de le combattre par députés. Je garantis Dundas un vrai poltron ; et le courage de Pitt une pure gasconnade. Si je n'y fais attention, c'est un faux brave qui m'engagera dans quelque vilaine affaire et qui m'y laissera. Je n'aime pas les gens qui veulent tout faire. Quand on cherche noise à tout le monde, on finit par avoir tout le monde contre soi.

C'est une mortification extrême pour moi de compter au nombre de mes ennemis, (c'est le nom que je donne à tout ce qui veut limiter mon autorité,) la ville même de Westminster, le lieu de la résidence de ma cour, et celui de ce parlement nombreux dans lequel j'ai reposé ma confiance, comme dans le sein de mes fidèles serviteurs.

Pitt, lui-même, dit que Hood est en danger, et que nous ne pouvons maintenir nos espérances, qu'en forçant de dépenses sur nos ennemis. Hood nous servoit fort bien, quand l'éclat de sa gloire étoit dans sa nouveauté. Malheureusement, le général Prescott a répandu dans

le pays tout le secret de l'affaire. Il n'est que trop vrai que cette belle journée du douze avril est à St.-Kitts, et il paroît constant que s'il avoit montré seulement la moitié de cette bravoure dont il se targue, pour celle de Chesapeak, on ne m'auroit pas arraché si honteusement l'Amérique. Cet homme, d'ailleurs, mène plutôt la vie d'un gueu, que d'un gentilhomme. A la campagne, à la ville, c'est la profusion hospitalière de Barwell, qui entretient toute sa famille, jusqu'aux chiens et aux chats. Pour qui donc tant d'épargnes ? Pour un petit arrogant, qu'on ne verra jamais réclamer les honneurs publics : les récompenses excessives accordées au père, tiendront lieu au fils de mérite et de consolation.

La dépense eût été moindre, si on eût proposé tout autre candidat. Mais les Hood sont les créatures de Pitt. Pauvre Rodney ! C'est delà qu'est venu l'oubli de tes services ! Mais un roi feroit sagement de ne pas se livrer à des accès d'une sensibilité, bonne, tout au plus, pour le vulgaire.

Peste soit des souscriptions ! Je crois que je deviendrai fou : voilà mes idées toutes brouil-

lées par les observations du colonel Digby et de Lord Courtown ! Ils disent qu'il ne seroit pas décent que la famille royale et sa suite parussent dans les chambres publiques sans souscrire ! Je voudrois n'y avoir mis jamais le pied ; Je ne veux point de leurs bals ! il faut que j'en parle à la reine. Je parie que la vieille Schwellembourg en aura la fièvre.

ONZIÈME SOUVENIR.

Quoique les papiers arrivent tard, ils occupent à présent mes premières pensées. Il est singulier que la dépense étant aussi considérable, ils soient si mal dirigés. Walpole a souvent déclaré que de toutes les vénalités la presse étoit la moins profitable. « Je paye des milliers de livres sterl., dit-il, pour faire écrire en ma faveur, et on ne les lit pas! Ils ne valent rien, pendant que les satyres et les pamphlets contre moi sont remplis d'esprit, et se lisent avec avidité. »

Qu'est-ce donc que ce Topham, qui réclame la pension de David Hume! A cet excès d'indignité, je crois voir frémir l'ombre de l'athéisme; et cependant Rose dit qu'il faut l'accorder. Quand on paye tous les papiers, ils deviennent inutiles; c'est comme s'il n'y en avoit pas. C'est l'état où nous serions, si l'on en croyoit Jenkinson et Dundas, qui ne sont pas disposés à la dépense. Pitt affecte de les

F

mépriser. Mais Dundas dit que c'est une affectation grossière, et qu'il sait bien les acheter par des voies indirectes. Shéridan est l'homme qu'il faudroit à la tête des papiers. Que de scandales adroits, sous la plume de l'auteur de *l'école du scandale* ! Steel est trop réservé ; il affecte la dignité d'un gentilhomme ; et Rose, autrefois boursier, s'est condamné à n'être toute sa vie qu'un boursier. Quelqu'en soit le salaire, les écrivains sont toujours pauvrement payés ; le boursier peut bien s'enrichir, mais cela ne répond pas à mon but.

Pitt assure que de toutes les sottises, la plus grande que puisse faire le grand roi, c'est d'encourager la liberté de la presse. Le beau champ de bataille ! Que de coups de lances dans une armée d'écrivailleurs ? Je serois tenté d'y envoyer l'auteur du *bon sens*. Ce Thomas Payne, s'il a su embrouiller les affaires en Amérique, ne pourroit-il pas encore, pour le bien de l'humanité, semer dans le pays de la régénération certains élémens de discorde, et frayer, comme on dit, un chemin pour le diable ?

N'y a-t-il donc pas moyen de réformer ce diable de *monde*. Je n'ai personne pour en dé-

chifrer les paragraphes, et cependant je ne suis entouré que d'Anglais, d'Ecossais, Irlandais, Gallois, Allemands, Français et Bataves. Les éloges ressemblent aux enseignes d'auberges; ce sont des emblêmes de ridicules. Ce journaliste indiscret parle de Mad. Wells, dans les mêmes termes qu'il parle de la reine; et bientôt l'Europe rira de me voir enfermé dans la même parenthèse que Bell et Topham. Mais tout se lie dans un bon gouvernement. Rose et Dundas ont chacun leur devoir qui les enchaîne, et l'on doit payer Topham, précisément parce qu'il fait rire à nos dépens. Souvent un petit malheur nous garantit d'un plus grand.

Faisons lui entendre cependant de modérer son courage, et de gourmander Bell, pour ses allusions perpétuelles contre les pauvres baillis.

Peste! Quel vol! Le gros diamant de Dévonshire! comme les yeux de la reine le convoitoient! quand je lui ai représenté que cela pourroit faire naître des soupçons, avec quelle indignation elle s'est récriée! Supposons qu'on veuille s'en défaire, gardons-nous bien d'en donner la valeur, j'aimerois mieux m'en tenir à la convoitise de ma femme. Je ne pourrois m'en

servir, que pour changer le ministère ; et je suis assez content de ce que me promet celui-ci. Pitt me garantit que l'imitation de nos clubs en France vaut mieux que tous les diamans du monde ; qu'il nous suffira de les encourager dans le sens de nos sociétés populaires, d'en soudoyer les membres les plus frénétiques, et d'envoyer les nôtres à Botany-Bay : excellente mesure pour l'une et l'autre contrée !

Charlotte a une passion bien étonnante pour les diamans. La pauvre marchande de modes ! Pauvre ? Graces à la contrebande, elle ne l'est pas. L'anneau qu'elle porte vaut un petit mogol. La belle bague que vous avez là, mad. B...., lui dit un jour ma femme, qu'elle venoit d'habiller pour l'anniversaire de ma naissance ! Mad. B.... connoit la passion de ma femme pour les diamans; elle en fut si effrayée, que depuis elle n'a plus reparu devant la reine, avec sa bague à diamans.

Il est surprenant qu'un petit caillou de Golconde fascine l'imagination, au point de compromettre l'honneur, ou le salut d'un royaume ! C'est en semant ce cailloutage que la femme d'Hastings s'est frayé un chemin à la cour, dans

des circonstances plus que suspectes. Ce mot m'en rappelle un de mon cher Pitt, et me prouve qu'il s'occuperoit d'un vocabulaire, avec autant de succès, que du ministère que je lui ai confié.

Catherine II fait un traité de commerce avec la France : « Ce traité m'est suspect, a-t-il dit : cela fait présumer dans le lointain une alliance encore plus étroite, et rien de plus dangereux pour les intérêts de la Grande-Bretagne. » Pitt a su profiter de la circonstance à merveille. Il a mis la puce à l'oreille du Sultan, *la Porte* s'est ébranlée, et il ne sera pas facile de la replacer sur ses gonds. La France s'est bien gardée de se prononcer dans cette rixe. Condamnée à perdre son commerce, ou dans la Baltique, ou dans les Echelles, son influence s'est justement annéantie, parce que Pitt l'avoit trouvé suspecte.

L'alliance de la Hollande étoit plus que suspecte. C'est dans cette affaire que Pitt a merveilleusement opéré. Harris-le-Renard l'a si bien secondé, qu'il m'importe d'en faire un Lord. Dans une autre occasion, il en rusera mieux sur le continent. Un roi d'Angleterre a toujours besoin d'un certain nombre d'hommes,

souples, adroits, et peu délicats sur les moyens. Lord Auckland a des procédés trop brusques ; admirable, s'il falloit marcher à l'ennemi, une torche à la main, s'il s'agissoit d'une guerre d'extermination ; mais vouloir et faire sont deux : dans l'occasion, j'aurai mille Auckland, et Pitt n'a pu me trouver encore qu'un seul Harris. C'est à lui que je dois la Prusse, alliance qui doit durer tant que le sang des Brunswick coulera dans mes veines, et Charlotte assure que je vivrai encore long-tems.

Quel homme dangereux que Pitt, quand on lui est devenu suspect ! D'un seul coup, il paralyse l'influence du roi des Français, comme dit Charlotte, en Russie et en Turquie ; il en frappe un autre qui l'annéantit en Prusse et en Hollande ; politique admirable qui me vaudra peut-être un jour le Cap-de-bonne-Espérance, et les Iles Moluques. Si j'allois devenir marchand épicier ! Tous les bourguemestres d'Amsterdam sont une preuve qu'il y *a gros à gagner*. Pour satisfaire à la convoitise de Charlotte pour les diamans, je pourrois fort bien, dans ma tournée, pousser jusqu'à Golconde.

Cela me rappelle le pauvre Hastings ; je prendrois sur les lieux des éclaircissemens sur son affaire, que l'on n'entend guères ici. Quel roman que son histoire ! Si l'on s'en rapporte aux papiers, c'est un homme que la renommée recommande elle-même à la postérité ! S'il survit à son accusation, je le mettrai à la tête des finances ; Pitt ne veut point que la couronne lui serve d'égide ; mais Pitt et Dundas s'écartent furieusement de leurs principes. Si je possède l'Indostan, c'est par un crime, dont l'humanité frémit encore. Le pays étoit dévasté par une famine qui emporta trois millions d'hommes. Le gouverneur de mes établissemens dans l'Inde, heureusement avoit lu dans Smith, qu'une heureuse occasion de guerroyer contre ses voisins étoit une famine, où toute autre grande calamité ; mon sage gouverneur saisit ce moment, pénétra dans le pays, pilla, saccagea, brûla, tua tout ce qu'avoit épargné la famine, et l'Indostan m'est resté : sa réponse au parlement britannique est admirable ! « Disposez de ma tête, à-t-il dit, je vous l'abandonne, puisque vous la voulez ; mais je vous prédis que, si vous ne profitez point de ce que vous appellez un crime,

vous serez chassés de l'Inde. » Pitt et tous mes ministres assurent qu'il avoit raison ; que le crime cesse d'être crime, quand il est nécessaire, que telle est la grande maxime politique, et, dans le fait, le parlement y a donné sa sanction, puisque cet attentat n'a pas été poursuivi. Il est triste et cruel qu'un homme qui m'a fait un si magnifique présent, n'ait pu résister à ses remords. Le pauvre malheureux s'est brûlé la cervelle ! Il est donc plus sage de rappeller les ministres à leurs principes, que de laisser pendre Hastings. On en a fait le bouc de l'Inde : ce n'est pas une raison suffisante pour le perdre. Charlotte m'en remerciera et ne convoitera plus le gros diamant de la duchesse de Devonshire.

DOUZIÈME SOUVENIR.

Que je laisse condamner Hastings ! Le ciel m'en préserve ! Irai-je pour quelques nababs, dont on lui impute le meurtre, me priver d'un homme, le seul peut-être qui connoisse le pays à merveille ? Quoiqu'il y ait fait, quoiqu'il puisse y faire, je veux l'y renvoyer. Que me fait à moi, un nabab de plus ou de moins ? Ils me disent que le sang du Lord Pigot crie vengeance. Suis-je le bon Dieu, pour l'entendre de si loin ? Avec Hastings, je peux devenir le nabab universel de l'Inde. Je suis déjà fermier du grand Mogol, et ce ne seroit pas la première fois qu'un fermier se seroit emparé de la propriété ! Creusons bien cette idée.

Dundas, qui a quelquefois le sens commun, me faisoit remarquer, sur la carte, l'immense étendue de nos possessions, dans cette partie du monde. » Vous voyez, me disoit-il, que les Européens, nous exceptés, n'y ont que des comptoirs, qu'on peut leur enlever à volonté !

Les Français ont pour eux, à la vérité, un allié dans Tippo-Saïb, petit roi barbare d'un pays presque aussi barbare. « Tant mieux, m'a dit Pitt qui s'est mis à voyager avec nous. Tippo est riche; il a des trésors immenses qui seront nôtres, quand nous le voudrons ? » — « Déboutonnez-vous, mon cher Pitt. » — Là-dessus, il m'a développé une théorie enchanteresse. « Il ne s'agit que d'un trait de plume, et Tippo-Saïb est dépouillé. » Continuez, mon cher Pitt.

« Trouver les moyens de l'engager dans une guerre; l'attaquer, l'égorger, éventrer ou violer ses femmes et raffle sur ses trésors, voilà l'issue la plus favorable au commerce britannique. » — « Et par quel piège l'entraînerons-nous dans une querelle ouverte avec nous ? — Il m'a répondu en termes péremptoires. « Nous sommes tellement abhorrés dans l'Inde, qu'il nous suffira de paroître redouter sa puissance, et surtout la France, son alliée. A l'instant, au mépris de tout ce que prescrit la prudence, Tippo se mettra en marche, et je vous le donne, lui, son peuple, et son armée, pour accablés, avant qu'il leur soit venu le moindre secours ! » S'il ne faut que de la ruse, ou de la perfidie, j'ai

pleine confiance dans *les paroles du maître*; ainsi je me regarde, comme possesseur des états de Tippo-Saïb.

J'ai demandé à Dundas où nous pourrions aller, après cette excursion. Il a repris la carte, et le compas à la main, nous nous sommes trouvés sur les frontières de la Chine. J'ai pensé qu'il vouloit faire de moi un grand Lama, quand Pitt, en homme, qui d'un coup-d'œil embrasse tout, m'a fait observer, qu'il ne s'agissoit point de disputer au Lama la prérogative d'envoyer ses excrémens aux princes tributaires de son royaume; que la compagnie ayant déja soutenu contre lui une guerre, dans laquelle l'empereur Chinois étoit intervenu, il falloit saisir cette occasion pour pénétrer jusqu'à la Chine même, afin de bien observer ce pays impénétrable à tout autre qu'à des Jésuites, et y laisser de bons fermens de division. D'où j'ai conclu que je ferois à merveille, d'y envoyer quelque jésuite, et je réserve cette ambassade au Lord Macartney.

Dans la crainte qu'il ne prenne fantaisie à mes ministres de me laisser dans la Cochinchine, j'ai rebroussé chemin, et j'ai admiré la vaste

étendue des côtes et du pays soumis à notre domination. Pour un électeur d'Hanovre, c'étoit, si je ne m'abuse, une assez bonne fortune ; mais Pyrrhus ne vouloit se reposer qu'après la conquête du monde, et j'ai imité Pyrrhus. Comme je voulois revenir par le chemin le plus court, et me saisir de l'Egypte, en passant, une tempête horrible s'est élevée, et tout a disparu, le vaisseau, Pitt, Dundas et moi. Je ne sais à quoi attribuer cette disgrace, mais jamais je n'ai pu apprivoiser mon imagination, et quoique je fasse pour me distraire de cette idée romanesque, elle m'affecte autant que si la chose étoit réelle. Pitt s'est bien apperçu que j'avois du sombre ; mais je me suis bien gardé de lui faire part de l'objet de mon chagrin. Je sais qu'il n'est que trop disposé à me croire l'esprit malade, et peut-être affoibli, pour ne pas dire fou ; ainsi je n'ai pas voulu lui donner cet avantage sur moi. Retournons auprès de Charlotte ; si je suis fou, elle saura bien me le dire ; ce ne sont pas là de ces choses qu'une femme déguise à son mari.

TREIZIÈME SOUVENIR.

Cette élection de Westminster met toute ma politique en déroute. Baker me recommande le calme et le repos. Ce Baker a toutes les manières d'un prêtre. A l'entendre, on me croiroit à l'agonie! Si j'en crois ce que l'on m'a dit, il se connoît mieux en latin qu'en médecine. Jebb veut que je ne songe qu'à la musique. C'est bien avec de la musique, vraiment, que l'on conduit les affaires de trois royaumes! — Hebberden me recommande l'histoire naturelle et la religion. Et qu'ont de commun la religion et l'histoire naturelle avec un roi malade? Warren est de tous mes médecins celui qui me donne le meilleur conseil; c'est l'argent, dit-il, à quoi je dois penser. Mais un conseil, quelque sage qu'il soit, n'est pas de l'argent. Quand il m'en demandera pour ses visites, je me propose de lui en donner un, dont il se souvienne long-tems! Il n'y a que les charlatans qui étudient la médecine; à leur exemple, les hérétiques sont tout entiers à l'écriture

sainte. Otez les charlatans, otez les hérétiques, on verra l'ignorance, une torpeur générale et la débauche, s'emparer de la médecine et de la théologie. On ne croit guère aujourd'hui aux rêveries de tous ces honnêtes gens, pas plus que dans les promesses de mes ministres. Cependant Priestley, Velnos, Price, et quelques autres, font encore du bruit dans le monde; mais quelles que soient leurs recettes, je doute fort qu'elles rendent le calme à mon esprit, tant que durera l'élection de Westminster. Le club de Shakespeare est formidable. Cet imbécille de Topham prétend qu'il n'est composé que de misérables. C'est une folie que Rose devroit réprimer. Ce n'est pas ainsi que l'on jette de la boue aux portes des Bedford, Dévonshire, Portland et Norfolk. Qu'avons-nous à leur opposer? La race plus qu'équivoque de lady Grosvenor; un Macnamara qui fait métier de joueur et d'homme à bonne fortune? Est-ce ce Churchill l'apothicaire, qui se croit de la souche des Marlborough, parce qu'il en porte le nom? Horne-Took peut-être? Grand Dieu! quelle révolution s'est passée de mon tems! Si mon pouvoir s'étendoit sur le mal,

comme sur le patriotisme, la source de Cheltenham couleroit en paix ; et les candidats ne se feroient point une guerre mortelle pour des recettes de sirops végétables. John-Horn est tombé dans mes filets. C'est la plus extraordinaire de toutes les convertions. Junius écrivit pour se faire acheter, mais à chaque ligne, il couroit risque de la vie ; Wilkes avoit aussi son but en écrivant : c'est l'araigné dont jadis l'opposition avoit voulu décorer ses hideuses bannières. Wilkes, aussi laid dans ses écrits, que dans sa personne, ne pouvoit m'échapper. Le poste qu'il occupe me répond maintenant de toute sa docilité. Grace à la crédulité du vieux Tooke, la prison de Horne a fait sa fortune ; cela lui a donné le tems de devenir grammairien ; voilà le seul titre qui puisse lui mériter un souvenir.

Que peut demander cet homme? Il ne peut retourner dans le giron de l'église. Dieu sait comme il l'a souillée de ses débauches et de ses profanations. Il n'y a plus de voile qui puisse les dérober. Le temple de Thémis l'a rejeté, et Bearcroft dit qu'il ne peut se rétracter. Pitt conseille à Bearcroft de se mettre

à l'écart et de passer Horne à la barre. J'aimerois assez de voir s'établir une lutte entre deux hommes qui sont sans principes ; une bonne et belle chambre ardente, sous la direction de Horne ! Les athées, sous le règne de Charles, étoient fort enclins à l'intolérance. Horne, si je l'en prie, enverra Gibbon aux galères, fera couper les oreilles à Priestley, et claquemurer David Williams à Newgate pour la vie. Telle est la grande supériorité du privilège sur les affectations variables du principe et du patriotisme !

Horne ira à la barre, et dans la chambre. Il ne cessera de railler l'opposition ; mais qu'il se garde bien d'écrire ! Les sifflets retomberoient sur lui.

L'opinion de Hurd me plaît. Personne ne connoit aussi bien que lui la grande science des conjonctions et des prépositions ; cependant il ne connoît rien aux beautés de la langue ; quoiqu'il sache, il écrit pitoyablement : Le règne des bons écrivains est passé. Le *World* avec sa plate monotonie m'affadit le cœur, et je déteste les pamphlets que Rose a soin de faire fabriquer.

Ma course à Tewkesbury ne m'a été d'aucune utilité, tant il y a de confusion et de trouble dans mes idées ! c'est un bourg, et je ferai bien d'y retourner. Oh ! je m'en rappelle la situation. L'un des membres est un homme paisible, décent, ami de l'ordre ; l'autre un babillard, et l'étourneau de la coalition. La folie de Martin avoit son utilité, et Dundas me dit qu'il seroit facile de se l'attacher, en fermant les yeux sur quelques-unes de ses manies. Digby m'a rapporté quelques traits d'une bataille de Tewkesbury, et des partis connus sous le nom des deux Roses. Mais cela tient à l'antiquité, et cela passe ma portée ; j'ai tant d'inquiétudes ! La conversion de Horne me distrait à tel point, que je ne me sens aucun goût pour les événemens éloignés !

Quand Rose me donna les premiers indices de la désertion de Horne, je fus curieux d'apprendre le motif qui avoit poussé son caractère irascible. Il me dit que le prince de Galles sembloit avoir oublié les honneurs qu'il prodiguoit autrefois à madame Fitzherbert. Quel excès d'indignité dans ce bas coquin, de faire sa cour au prince, au dépens du repos public,

et de se rendre ainsi l'instrument méprisable d'une élection corrompue !

Il affecte de se faire un mérite de son silence, dans l'affaire du jeune Crespigny, dont il connoît si bien toutes les particularités! Je lui apprendrai à se louer de la clémence de mes gardes, qui veulent bien permettre au peuple de marcher dans les rues ; ou je jure qu'il peut renoncer à toute espèce d'existence politique. En voilà bien assez pour un patriote renégat.

QUATORZIÈME SOUVENIR.

Quel contraste ce matin, aux eaux, entre Lord Bathurst et le soldat qui coupe et prépare les papiers pour la veillée ! L'un m'invitoit à me rendre à sa terre, pour y étaler son opulence, saisir l'occasion de m'y parler de son fils, et de sa promotion ; l'autre gagnant une chétive subsistance par son travail et une industrie étrangère à ses premières habitudes ! Ils m'ont servi tous deux : mais quelle différence dans leurs motifs, et dans leurs récompenses ! Au barreau, l'on donnoit à Lord Bathurst le nom d'*Absque*, par allusion à son titre dApsley, à son ignorance dans les loix, et à son incapacité, en qualité de chancelier ! Mais il rachete ces défauts par une souplesse et une obéissance passive ; qualités importantes, pour le tems! Je verrai sa maison et ses bois. Le génie les a fréquentés, et quoique le génie soit rarement d'accord avec moi, j'ai du plaisir à me reporter à ses premières traces.

Le vieux soldat, attaché à sa besogne, me rappelle quelquefois à la sensibilité de l'homme, et quand Charlotte et la princesse lui ont demandé des échantillons, je me suis senti emporté par un moment de générosité : dispositions dangereuses pour un prince! J'ai su les étouffer, en me rappellant ce que l'élection présente pourroit me coûter, et la nécessité d'épargner pour ma nombreuse famille. Ciel, détournez de mon fils un spectacle aussi touchant!

Pitt me dit qu'il faut attacher Apsley à l'amirauté. Je lui ai demandé si jamais il avoit été à la mer? Non; certainement, m'a-t-il répondu; et cela n'est de nulle importance, parce que ce sont les commis de bureau qui font toute la besogne; « comme dans les vôtres, par exemples, n'est-ce pas? » « Non, non pas entièrement. » « Lequel, je vous prie, de vos deux offices, remplissez-vous réellement? » Celui de premier commissionnaire de la trésorerie, ou celui de chancelier de l'échiquier? »

» Votre majesté veut prendre son café. Mais je lui dois rappeller ce moment, où la perte de l'Amérique donna lieu à une coalition qui jeta le gouvernement dans un si grand effroi.

Vous savez comment nous l'avons déjouée ! Vous apprendrez avec plaisir, et peut-être avec reconnoissance, comment j'en forme une autre bien plus redoutable contre l'ennemi commun. Souvenez-vous de la perruque de Thurlow, à cette époque où chaque cheveu se hérissoit de frayeur sur son chef en désordre. On me pria de me jeter entre le public et votre cabinet devenu odieux. Quels objets de haine et de mépris alors, que vos Shelburne, vos Jenkinson, vos Dundas, aux yeux de cette faction, dont ils n'osoient soutenir les regards ! Votre majesté me demanda-t-elle, si je connoissois les fonctions de mes charges ? Et quand je lui représentai mon ignorance, ne me dit-elle pas qu'il me suffiroit de paroître les remplir, qu'on m'instruiroit ; qu'on m'aideroit ; qu'avec d'excellens commis la bonne volonté, et sur-tout l'apparence tenoient lieu de l'instruction la meilleure ; que vous ne vouliez entre vous et le peuple irrité, qu'un écran qui n'eût point de taches apparentes ; qu'avec ce moyen vous étiez sûr de faire changer de principes ceux qui dans la dernière administration s'étoient souillés des crimes les plus pernicieux ; que vous dirigeriez leurs mouvemens, et qu'ils accompliroient en

secret les intentions que nous n'osons pas encore avouer ? C'est d'après cette assurance que je consentis à braver le mépris, et l'étonnement de la nation. Si l'on me retire mes soutiens, Sire, je retire l'écran ; car les émolumens de toutes mes dignités suffisent à peine, pour achever l'édifice de ma fortune. »

Je fus obligé de me taire. Mais je saurai mettre un terme à l'insolence d'un ministre impudent, jeune encore, et déjà d'une hypocrisie plus que septuagénaire ! Voila qui passe toutes mes notions. Habitué à Shelburne, je le considérois comme le grand maître de cet art. Quelle versatilité dans les muscles de son visage ! Sa physionomie est un protée : Landsdowne est encore bien loin de l'égaler ; il n'a qu'une hypocrisie de nature ; Shelburne a su y ajouter les principes de l'art, il employeroit sa main droite pour tromper la gauche, plutôt que de ne pas *tromper*. Pitt, encore plus habile, met une certaine dignité dans la perfidie ; il l'appuye sur un grand objet qu'il ne perd jamais de vue, son intérêt.

Je lui ai offert des avantages encore plus considérables dans l'intention véritable de les diviser. Le piège ne lui a point échappé. Son frère, qui

n'est qu'un fou, il a su le porter à l'amirauté, bien moins pour lui procurer une existence, que pour s'assurer d'une voix dans le cabinet, contre le chancelier qui dirige en mon absence. Comment Thurlow prendra-t-il l'affaire? Je m'en inquiète fort peu. Il y a bien, dans les discours qu'il adresse aux Lords, quelques étincelles d'esprit; mais dans le fait, il n'a d'influence que sur la vieille Stafford et ses filles à qui il enseigne l'art poëtique, pour épargner à la mère la dépense d'un maître. C'est une vieille sorcière en politique; ma pauvre mère ne l'a que trop éprouvé! Quant au vieux Lord pannaché de cette poule, à peine mérite-t-il d'être acheté. Toutefois je me garderai bien de le désobliger; il tient à Pitt, dont le pouvoir est devenu si formidable, et qui me trompe plus avec sa dextérité, que Fox ne l'auroit fait à force ouverte.

Il me prendroit fantaisie d'opposer ce Fox à ce Pitt que la prospérité et les malheurs de Lord North ont trop énorgueilli. Dans le fait, je le devrois à l'hérédité des charges et du mérite, si le mérite et les charges ont quelques droits dans ce monde. Mais je crains le nom de Fox; il signifie renard, et pour comble de mau-

vais présages, c'est qu'à l'astuce de cet animal il ajoute le courage du lion. — Tous les bassets, tous les dogues que j'ai lancés contre lui, il a su me les renvoyer avec morsure, les tourner contre moi-même, et lasser toutes les meutes qui pour me servir remplissent de leurs aboyemens tous les coins et recoins des deux chambres. Non, jamais je ne me servirai de Fox, dussé-je vivre dans une dépendance éternelle de ce Pitt qui ne vaut pas mieux que lui! Mal pour mal, je m'en tiens au pire, et dans mon désespoir je dirai comme Médée,

Video meliora proboque
Deteriora sequor.

C'est tout ce qui me reste de latin.

QUINZIÈME SOUVENIR.

C'est avec assez de justice que Charlotte m'observe que la famille des Chatham sera toujours de la paroisse. Si Pitt est dangereux, il sait se rendre utile, et je ne me rappelle pas d'avoir lu dans l'histoire antique ou moderne, de plan aussi vaste que le sien. Comprimer en Angleterre toutes les espèces de libertés, suspendre, au besoin, les loix qui en sont les plus fermes garanties; allarmer la nation sur de vains prétextes, pour la faire entrer dans ses mesures; imposer silence au parti de l'opposition, ou le faire parler, sur un objet, pour détourner son attention d'un autre plus important; épouvanter les sociétés populaires, en dirigeant la persécution contre les membres les plus remarquables; attacher, s'il le faut, l'Irlande à l'île britannique, y faire taire les consciences et les haines avec cette profondeur de génie qui réussit à Elizabeth, pour l'Ecosse; voilà de ces traits de génie qui m'étonnent et qui me rendent néces-

saire l'homme dont cependant je voudrois me défaire. Un moment, s'il vous plaît ! Que dans ses mesures hardies, il vienne à échouer, tout l'odieux en retombera sur moi ; il ne faut pas être grand clerc, pour sentir où cela peut me reconduire. Je ne dois jamais perdre de vue le sort des malheureux Stuart. Que Dieu leur fasse paix, puisque je règne à leur place !

Il a déjoué la coalition qui se formoit dans l'intérieur, contre la prérogative royale. Certes, il a bien fait : il ne m'en a coûté qu'un appel au peuple, et le peuple éclairé par les papiers que le génie de Pitt a su diriger, m'a applaudi d'avoir dissous mon parlement. Mais aujourd'hui il s'agit de bien plus, d'une bonne coalition au déhors qui assure à l'Angleterre la prépondérance universelle, par la ruine de notre vieille ennemie. Si le succès, comme je n'en doute pas, répond à la puissance du génie qui en a conçu l'idée, le nom de Pitt sera immortel, l'Angleterre à jamais florissante et je serai le plus grand, comme le plus riche de tous les rois.

Pour parvenir à ce but admirable, il ne faut, dit-il, que trois choses ; irriter la jalousie des puissances, semer des troubles chez l'ennemi

commun, l'amener par des violations manifestes à une déclaration de guerre, et pour la rendre nationale, persuader au peuple anglais, qu'il est lui-même attaqué par les *French-dogs*. Il me plaît de m'arrêter sur l'issue d'une coalition si bien calculée. Je me sens la rate se dilater de joie, au partage des dépouilles. Le moins qu'il puisse m'en arriver, c'est la reprise des côtes Normandes et Bretonnes; c'est la destruction de toute la marine française. Que l'Allemand reprenne l'Alsace et la Flandre, soit : quant aux autres puissances, je m'en rapporte bien à leurs intérêts. La France sera le gâteau des rois, si Dieu nous aide et donne longue vie à Pitt. Ainsi soit-il. Doucement! Avant de former ce vœu, réfléchissons-y encore.

Je conçois très-bien que s'il veut mettre toute sa politique en jeu, il n'est point d'avantages que je ne puisse recueillir de son machiavélisme. Comme dans ce choc universel, les armées se ressentiront des frottemens, il est clair que les puissances s'affoibliront en raison de leurs efforts. Lorsqu'elles seront bien fatiguées, si nous savons ménager les nôtres, qui nous empêchera de renouveller la fable du lion, avec l'âne, le

cerf et la brébis? La moindre part qui puisse nous écheoir, c'est le commerce exclusif du globe, et par ce moyen là dette nationale s'acquitte, ou se multiplie, car il importe fort peu que l'on doive, quand on ne doit qu'à soi-même.

Mr. Pitt, ai-je dit au grand homme : c'est bien, très-bien, fort bien, si vous réussissez. Mais si la chance tourne autrement; si les nations s'aperçoivent que vous les jouez; si le peuple Anglais voit que vous l'avez trompé, et que la coalition que vous préparez finisse par retomber sur nous, comment me retirerez-vous du bourbier, où par trop de complaisance je me serai enfoncé pour vous? Charlotte dit qu'il n'y a pas de trou qui n'ait sa cheville, et Pitt a toujours la sienne prête. « Vous me chasserez, a-t-il repris. En cassant votre ministère, le peuple anglais s'appaisera, et les puissances fatiguées se garderont bien de s'épuiser davantage, pour se venger de vos ministres. Le pis aller, c'est que la France reste encore France, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion plus favorable! » J'ai ri de cette idée, et j'ai bien senti que Charlotte avoit raison, quand elle m'a dit que la famille des Chatham seroit toujours de la paroisse, ou plutôt sur le public.

Le glorieux Pitt, comme la canaille insensée se plaît à l'appeller, n'est dans le fait qu'un gueu revêtu. C'étoit le pensionnaire de la duchesse de Marlborough, la créature du torys, et des circonstances, et sur-tout du gouvernement dont il a fidèlement suivi les impulsions. Le pauvre Pyrsent a réduit ses enfans à la besace, *pour laisser sa fortune à un imposteur.* Hollis avoit fait un pareil testament en sa faveur; mais trouvant Chatham à Lyme, il s'écria : « c'est un homme fourbe, bruyant, vaniteux, perfide, et d'un cerveau creux. Je déchirerai mon testament, et je laisserai mon bien à un homme dont le masque n'en impose point au public. » Il tint parole, et Brand-Hollis s'est fait mettre en prison, pour le crime que son bienfaiteur avoit en horreur.

Je hais ces patriotes! Je suis étonné que le public crédule leur accorde une confiance sans bornes. Pulteney a jetté le masque, lorsqu'il s'est vu une fortune de prince. La famille de Chatham continue de le porter. Elle a des desirs insatiables; une fortune de prince ne sauroit lui suffire. Charlotte en faisant r'habiller ses enfans, n'a pu s'empêcher de faire entendre à

Dundas, que Pitt s'étoit assuré pour lui et ses plus proches, une rente au moins de soixante mille livres sterlings. Quel désintéressement pour un homme autrefois patriote!

SEIZIÈME SOUVENIR.

Ah! ah! ah! Le plaisant projet que j'ai mis dans la tête d'un lourdeau ambitieux. Faire mouvoir une maison de bois! S'il y réussit, il ne peut qu'y perdre, car j'ai fait le marché avec une prudence digne d'un roi. Mais il en sera dédommagé par la réputation. Comme cette entreprise paroitra magnifique dans les papiers étrangers! « Le roi d'Angleterre, pendant son séjour à Cheltenham, fit amener une des maisons de la ville dans le parc, où il avoit sa résidence, et il y logea le duc d'York, son second fils. Aussitôt dit, aussitôt fait; on appliqua des machines à la maison, et elle fut transportée par un effet presque magique. »

J'aime à faire du bruit dans le monde, et cependant je ne puis m'y faire une réputation. Les étrangers n'ajoutent foi qu'aux libelles, ou aux papiers de l'opposition. L'opinion la plus favorable qu'ils ont de moi, c'est de me croire une espèce de bon homme. Tant mieux! Je

leur apprendrai à me juger plus sagement, quand nous aurons rempli nos gazettes du grand projet de l'affranchissement des Nègres! Pitt, qui dirige cette affaire l'a recommandée à Willberforce, espèce de fanatique philanthrope, qui s'est laissé corrompre par les principes et les maximes des Priestley, des Price, des Payne, et de tous ces écrivailleurs en faveur du sens commun qu'ils n'ont pas, et de l'humanité qu'ils connoissent fort peu. Pendant le cours des débats, cette question remplira tous les papiers; elle retentira chez nos voisins qui se piquent d'humanité. *La Furia-Francese*, prompte à devancer le phlegme britannique, s'empressera d'affranchir jusqu'au plus petit Négrillon, qui ne grandira que pour égorger son bienfaiteur, et incendier ses propriétés. Pitt certifie que de tous les piéges qu'il a tendus à la nation Française, il n'y en a pas de plus funeste que celui-ci, et dont l'issue soit plus facile et plus assurée. Il se vante que d'un trait de plume il a effacé de la terre les colonies Françaises. Puisque j'ai donné mon assentiment royal à ce projet si désastreux, j'ose me flatter qu'ils ne m'appelleront plus George-le-bon; qu'on ne dira plus

enfin

enfin que je n'ai point de talens ; que j'ai tout au plus une mémoire qui se charge indiscrettement de tout ce que je lis, et une volubilité de langue qui ressemble au mouvement perpétuel. S'ils me refusent des connoissances dans les arts et dans les lettres, il faudra bien qu'ils m'en accordent en politique.

Cette opinion qu'on s'est plu à répandre chez l'étranger me peine singulièrement. J'ai fait des efforts incroyables pour détruire, ou corriger ce cruel préjugé, sans pouvoir y réussir. Lorsque Herschell découvrit une planète, je pris l'un et l'autre sous ma protection, dans l'espoir qu'il la baptiseroit de mon nom. Toute l'Europe s'est moquée de cette absurdité ; et il n'y a pas un astronome, si ce n'est le mien, qui veuille l'appeller *Georgium Sidus*, l'astre de George.

J'ai fait recommander à Banks de me faire assurer l'honneur de ce baptême, dans les registres de la société royale, et de relever l'importance de cette découverte, comme un ample dédommagement de la perte de l'Amérique. Banks a fait tout ce qu'il a pu ; mais il m'a déclaré qu'il ne pourroit y réussir, tant qu'il y

auroit encore de vieux indépendans, de ces anciens amis de Franklin ; il faut qu'ils partent pour l'autre monde, sans quoi l'astre de George ne sera point reconnu dans celui-ci ; il faut qu'ils soient remplacés par ces doctes gentils-hommes dont la souplesse et l'esprit de cour puissent rendre la société plus traitable.

Ce Mr. Banks est un animal bien bizarre. Il a la physionomie d'un sauvage ; il en a toute la démarche. Cook auroit bien fait de le laisser à Otaïty. Il a de la fortune, il trouve dans les sciences de quoi occuper ses loisirs, et cependant il a l'ame d'un courtisan servile. Et que devroient importer aux véritables savans les rois et toutes les cours du monde ? Banks mériteroit de n'être qu'un ignorant. Il ne sait pas que dans ce monde philosophique j'en ai fait un instrument utile à mes desseins. Par lui, j'ai mis à nud plus d'un de ces petits philosophes qui se mêlent d'innover : par lui, j'ai livré aux despotes de la Germanie plus d'un de ces génies étroits, qui n'avoient pris leur refuge en Angleterre, qu'afin de propager, à l'abri des léopards, une doctrine anti-royale et meurtrière.

Pitt m'avoit demandé la place de Banks pour Lord Mahon, avant que ce Lord ne l'eût désobligé, en s'opposant au plan que Gale l'américain lui avoit donné, pour éteindre la dette nationale. Ils l'ont joliment éteinte, cette dette! Il me semble voir des forçats destinés à combler une carrière, et ne s'occuper que des moyens d'y faire des excavations, comme s'ils pouvoient se dérober à leur juste supplice, en fouillant jusqu'aux antipodes, pour y chercher leur refuge. Pitt fut justement indigné que Mahon ne lui eût pas communiqué ses idées, parce qu'il les auroit adoptées de préférence à celle d'un étranger. Le bien de famille doit toujours passer le premier; et Pitt, qui n'entendoit rien dans cette affaire, n'auroit pas manqué de s'y montrer avec confiance, sous la direction de son parent. « Non, lui dit Mahon, je ne veux point travailler, quand les autres s'en approprient la réputation et les fruits. Vous employez une douzaine d'imbécilles, pour chercher les matériaux d'une seule harangue, et vous souffrez qu'ils languissent dans le besoin, pendant que votre embonpoint politique grossit à vue d'œil, et qu'un parlement vénal se prostitue devant un imberbe, comme si

le salut de l'Angleterre étoit dans sa main ! *Je ne lui prêterai point mon cerveau.* Tout ce qui y est renfermé ne paroîtra que pour soutenir l'opposition, et j'y mettrai mon cachet. » Voilà comme les frères se sont brouillés, et voilà ce qui fait que Mahon ne sera jamais président de la société royale.

Lord Kenmore me fait ici sa cour; il n'oseroit venir à mon palais de St. James, parce qu'il est catholique romain. Les papistes ont abandonné la famille des Stuart; comme elle ne peut rien pour eux, ils ne peuvent rien pour elle. Ainsi va le monde : ce n'est qu'un échange de services, de promesses, ou de perfidies. J'éprouverois le même sort, si Pitt n'étoit pas le plus grand homme de l'univers. Je ne sais quel roi de Portugal trouva un azyle dans les Açores : il me faudroit aller je ne sais où, car il n'y auroit plus pour moi, ni Hanovre, ni îles Açores. Mais je ne veux pas y penser; Pitt, après tout, n'est pas le plus sot des ministres, et jusqu'à présent je m'en trouve bien. Quoique ma santé souffre, je ne vois pas encore de régence, et grace à son génie, mon fils ne viendra pas me dire ! Or çà, mon gracieux père,

déguerpissez, et cédez-moi la place. » Mais ne songeons plus à cela, et revenons à Lord Kenmore.

Il seroit plaisant que j'allasse lui faire une visite en Irlande : il m'y invite avec empressement. Moi ! aller visiter un catholique ! quelle combustion m'a présence exciteroit à Dublin ! C'est-là que je verrois dans le gouvernement tous les ressorts de l'agiotage le plus honteux ! Quelle disgrace, quelle infamie pour le vice-roi ! Je serois tenté de surprendre ces coquins ! Je me rappelle qu'au commencement de la guerre d'Amérique, j'allai chez Mad. Wright, pour voir les personnages fameux qui y étoient représentés en cire : ne voilà-t-il pas que ma vieille sorcière, américaine furibonde, me saisit par le bouton de mon habit. « Que n'allez-vous, me dit-elle, en Amérique, plutôt que d'écouter ici les impostures de vos gouverneurs ? » Mad. Wright, c'est la première invitation qui m'en a été faite. J'aurois dû suivre son conseil ; on gagne beaucoup à voir tout par soi-même. Quelque impertinente que soit la conseillère, je veux aller en Irlande. Oui, je ferai sagement de voir, avant de mourir, tous mes états d'Europe.

J'étoufferai les murmures de mes sujets, je soulagerai leurs plaintes, je les rendrai heureux, s'ils en est encore tems. Voilà bien le rêve le plus sot que j'ai fait de ma vie. Si le peuple étoit heureux, je cesserois de l'être. Dormons là-dessus, et que, pour n'y plus penser, on mette sous mon oreiller un bon sac de houblon.

Que maudits soient les papiers! à peine ai-je formé une bonne résolution qu'ils viennent la détruire. Les matelots ont fait tapage à Westminster! Que je suis satisfait d'en être éloigné! Je n'aime point le bruit. Je sais que mes gardes me sont attachés; qu'ils haïssent le peuple, dont ils ne sont guères plus aimés; que plutôt que de souffrir qu'il me fût enlevé un cheveu de la tête, ils plongeroient impitoyablement leurs bayonnettes dans le corps. Mais la prudence est toujours la mère de la sûreté. Il se pourroit que dans son indignation le peuple renversât la barrière des bayonnettes. C'est un torrent qui viendroit m'accabler. Espérons que les soldats et la justice de Westminster mettront fin à cette malheureuse affaire.

DIX-SEPTIEME SOUVENIR.

Rien de nouveau aux eaux de Cheltenham, si ce n'est que dans un tems où l'athéisme, encouragé par les vexations du pouvoir, lève une tête altière, l'église ait été remplie dimanche dernier. Est-ce qu'il n'y auroit pas de métaphysiciens à Cheltenham? Je le croirois assez, car le peuple a témoigné du plaisir à me voir, et l'on sait que les métaphysiciens n'aiment pas que le peuple témoigne son respect aux rois et à tous ceux qui sont revêtus du pouvoir.

Après le service, j'ai fait comme l'empereur Joseph, j'ai visité quelques Bourgeois. Charlotte avoit une grande vénération pour l'empereur germanique : cependant elle me blâme de mes visites familiaires : elles me plaisent, parce qu'elles remplissent mon tems. Je suis persuadé que le grand Alfred n'avoit acquis un tact si sûr dans le gouvernement, qu'en visitant les gouvernés : d'ailleurs, que faire de tout mon tems,

depuis les cinq heures du matin jusqu'à minuit? M'occuper des sottises, ou des merveilles de mes ministres? Je les attends à la fin. C'est à l'œuvre, dit-on, que l'on connoit l'ouvrier, et moi je dis que c'est après l'œuvre, qu'on le connoit, qu'on le siffle, ou qu'on l'applaudit.

Je ferai bien de me tenir un peu plus en garde, qu'à Windsor, où si j'avois continué mes familiarités, j'aurois fait déserter tout mon voisinage. A mon approche, on fermoit les portes, on les barricadoit, et l'on craignoit ma présence, comme si j'avois été un phrénétique. « Il n'y a personne à la maison, » me crioit de la fenêtre un valet impertinent. Quand j'ai vu cet acharnement à me fuir, j'ai pourchassé les familles, jusques dans leurs cabinets. Je pénétrois jusques dans les caves, et les charbonnières, pour peu que je m'apperçusse que l'on ne vouloit point jaser avec moi le matin. Je n'oublierai point à cette occasion le mal que me fit une invention diabolique. Je m'étois arrêté à la porte de la veuve d'un officier, et le ciel m'est témoin que je n'avois d'autre intention, que de m'informer de sa santé! J'entre; je ne trouve qu'un désert. Je fouille la cuisine, j'y apperçois une petite ma-

chine, et dedans, un petit morceau de fromage. J'y porte le bout du doigt, la machine se détraque et me le pince si horriblement, que je poussai les hauts cris. Voilà la servante qui entre, la veuve qui accourt de l'endroit où elle s'étoit cachée, et qui me dégage le doigt, en me faisant mille excuses, toutes plus agréables les unes que les autres, presque aussi douces à l'oreille, que la douleur avoit été cuisante à mon pauvre doigt. Je maudis cet accident de bien bon cœur; mais je ne pus m'empêcher de rire, quand on me dit que j'avois été pris dans une souricière. Après avoir scrupuleusement examiné cette petite machine, comme il m'arrive d'ordinaire pour tuer le tems, je me mis au fait du secret, et je retendis la trape, dans l'intention de ne revenir que lorsque je croirois qu'une souris y auroit essuyé le même sort que moi. Je racontai l'histoire à Charlotte, et je commençai mes visites par la souricière de la veuve. Charlotte n'est point jalouse, elle est prudente. Quant à moi, je ne suis point galant, l'insinuation n'est point du tout mon fait; je n'ai que de la volubilité, et cela ne suffit pas pour engager les femmes; cependant Char-

lotte me voyoit à regret songer à la souricière de la veuve.

Que Dieu me bénisse ! Les papiers sont remplis de suicides; et c'est un dimanche qu'on me les envoie, l'esprit déja fatigué de prières et de sermons ! Say et Sele ! Des Lords quitter ce monde aussi brusquement ! ce n'est guères leur usage. Hesse, à la bonne heure ; ce n'est que de cette manière, qu'il pouvoit rendre ses comptes. De pareils événemens ne manqueront pas de toucher mon fils, George est plus foible que moi ; car je n'en suis que peu ou point ému. Hallifax observe qu'on doit attribuer ces accidens à l'absence de la religion. Je le croirois assez : cependant, si l'on ajoutoit foi aux promesses de la religion, on se hâteroit d'aller jouir des béatitudes de l'autre monde. Un roi n'a point de motif, pour quitter celui-ci ; et je n'ai pas à craindre de me suicider.

DIX-HUITIÈME SOUVENIR.

J'AI fait lever le monde de bonne heure. Tous se sont rendus si vîte aux eaux*, que nous en avons tari la source. C'étoit une espèce de gaité, que de me voir donner le signal d'une acclamation générale, qui s'est terminée par un grand éclat de rire. Hunt s'est fait mon compagnon assidu, il connoit chaque pouce de terre du pays, si bien qu'il n'y a pas un fermier dans les environs avec qui il n'ait eu un procès ! Je vois qu'il est haï de tous le voisinage: mais il me donne les éclaircissemens les plus détaillés. C'est une excellente garantie pour moi, car personne du pays ne l'approche à six toises de distance.

Madame Jordan est arrivée. On annonce un comédien comme si c'étoit un prince, sans doute, parce qu'il singe quelquefois la royauté, ou qu'il a l'heureux talent de faire rire. Mad. Jordan de toutes celles qui plaisent au public, est aussi la seule qui me plait. Que les papiers

vantent Siddons, Kemble et Brunton, que m'importe? Je n'y vois que beaucoup d'affectations et un très-petit talent. La petite Jordan, fidèle au poëte, rend tout ce qu'il a imaginé; c'est la seule actrice qui me fait oublier que je suis à la comédie. Je la verrai, et je rirai de bon cœur. Le rire me fait plus de bien que les eaux. Chesterfield fut un sot; il n'a pas senti que le rire avoit son utilité, et tout ce qui est utile n'a rien de contraire à la politesse.

Il m'est tombé un peu de grêle dans ma promenade. Cela m'a rappellé l'orage affreux qui a perdu les moissons de la France. Le grand roi qui m'a fait perdre l'Amérique fut obligé de se mettre à l'abri sous sa voiture. Mauvais pronostic! Sa vie n'est remplie que de signes sinistres. Voilà ce que c'est que de protéger des républicains! On est abandonné de Dieu et des hommes. J'ai demandé à Digby, si nous aurions des tempêtes pareilles en Angleterre. Il ma répondu qu'il n'en avoit jamais oui parler. Ce Digby n'a pas l'ombre de philosophie. Vive Courtown! Il parle de tout, avec autant d'assurance que s'il avoit la science universelle. J'aime ces gens-là : c'est un puits de lumière où l'on trouve à se dé-

saltérer, quand on est tourmenté de la soif de la science. Je voudrois avoir un naturaliste avec moi, mais peut-être seroit-il pensif et muet, et je n'aime point les muets, ni les gens qui s'ensevelissent dans leurs sombres pensées. Il faut que je m'adresse à Banks : j'espère qu'il ne se proposera pas lui-même. La France est dans un état critique. Il me plait de la considérer dans ses embarras présens et futurs. Mais je n'aime pas le langage de ses représentans. Ce sont des enragés que ces philosophes! Ils ne parlent que d'humanité, de raison, de nature et des droits de l'homme. Tant mieux! il en résultera quelque grand malheur pour le grand roi, et pour son peuple, qui se dit modestement le premier peuple du monde. Pitt me semble avoir là-dessus des données admirables! Il dit que Lord Stanhope, avec sa philantropie, le secondera à merveille, qu'il enverra au club français les emblêmes du club philantropique anglais; et que ces deux signes d'union ressembleront à un nid de vipères que l'on jetteroit dans un nid de serpens. Zounds! Quel homme que Pitt, et quelle différence de son génie à son bénet de beau-frère! Pitt n'a qu'une espèce de philoso-

phie dont il s'applaudit avec raison. 1°. Son bien. 2°. Celui de son pays. 3°. Tout le mal possible aux autres, parce que, dit-il, c'est de ce mal que doit résulter son propre bien et celui de son pays. Stanhope, au contraire, n'aime que la philosophie universelle. Il a l'ame d'un quaker, et il ne sait pas que l'ami du genre humain n'est l'ami de personne. Combien de ces bonnes gens dans le monde qui prennent plaisir à se dire philosophes, et qui dans le fait ne sont que de très-petits esprits! La philosophie, et en cela Pitt a raison, est l'ennemi mortel et irréconciliable du pouvoir. Les princes ont un intérêt commun à la supprimer. Elle conduit au déïcide, au régicide et même au suicide; elle conduiroit à tous les diables, si on la laissoit faire. Je serois tenté de plaindre mon pauvre cousin d'avoir tant de philosophes dans son parlement.

Je ne renferme point dans cet anathême la philosophie naturelle, dont les professeurs sont aussi apprivoisés, aussi souples que ceux de la religion. Je veux parler de cet esprit de recherche, qui distingue le juste de l'injuste et le classe dans ses institutions et ses devoirs. Voilà ce qu'on appelle de la haute philosophie! ceux qui

la cultivent se disent amis des mœurs ; comme ils ont de la moralité, ils y mêlent un peu de haine contre l'athéisme ; mais cela ne suffit pas pour battre ou ruiner ce système monstrueux ; car si les rois sont les images de Dieu sur la terre, ôtez l'un, vous ôtez les autres. Je ne sais quel grand homme a fait ce beau raisonnement. Il me plait, il est juste. Je suis étonné que le clergé n'impose pas silence aux athées. Nous payons en Angleterre des millions à une troupe mercénaire, pour défendre la religion, et maintenir son crédit. Soldats sans courage, ou sans zèle, à peine s'en présente-t-il un dans la lice, pour combattre un ennemi à qui les lois pénales ont lié les mains derrière le dos.

Si la France se régénère, ce sera sur un plan d'une liberté mieux entendue et plus grande qu'en Angleterre. Nous voilà donc condamnés à suivre l'exemple, après le lui avoir donné : l'Ecosse, l'Irlande et même l'Inde, vont me demander leur émancipation, et je ne serai plus que le premier parmi mes égaux. — Beau résultat de leurs droits de l'homme. Pitt, je vous recommande sur-tout les droits des souverains. Hâtez-vous de mettre le trouble dans cette assemblée de

légistes. Irritez les passions, les jalousies, les haînes ; semez les défiances, tous les élémens de discorde, et que de tous les élémens du bien, il ne résulte qu'un mal épouvantable, dont le souvenir fasse à jamais frémir.

Autre précaution ! Recommander à Rose de ne pas insérer dans les papiers ministériels ces discours qui enflamment l'amour de la liberté, et perpétuent la haine contre le pouvoir.

DIX-NEUVIÈME.

DIX-NEUVIÈME SOUVENIR.

LA maison de bois est cause que je ne me suis pas promené ce matin. La reine est indisposée, et quand elle est malade, elle est superstitieuse, — et moi aussi. Elle croit les obstructions d'un mauvais présage, et qu'éloignés des gardes, il nous arrivera quelque malheur, etc. Seul, je parois ne pas avoir de gardes auprès de ma personne. Mais le régiment d'Harrington est à la portée de ma voix, et c'est bien assez, dit Amherst, pour obvier à tout accident qui pourroit survenir ici. Je me promène seul auprès de Windsor; mais j'ai mes dogues tout près. Cela me donne l'air de la confiance, avec la sécurité qui suit le soupçon despotique.

J'ai oublié de dire à la reine, quand la maison de bois est venue obstruer mon passage, que j'avois sauté le fossé : encore un présage sinistre. Après l'avoir franchi, je me suis mis à rire, et le peuple aussi. Je n'avois pas ma lorgnette, et je n'ai pu deviner ce qui le faisoit rire. Charlotte

I

dit que je suis encore vigoureux, mais que je prends de l'embonpoint. Je pourrois y remédier, par quelques leçons sur la manière de *boxer*. c'est un fort bon exercice ! Mais pour avoir donné des encouragemens à cet art salutaire, George a été réprimandé, et je ne dois pas me permettre ce que le peuple à blamé dans mon fils. Je pense que Shéridan est un excellent boxeur, puisqu'il à si bien colleté le juge de Westminster, et dieu sait quel Athlète que ce juge ! avec une corpulence d'Hercule, il entend à merveille l'art d'enfoncer une côte, ou de briser les reins.

Le duc de Beaufort est venu m'inviter à Badenington. Pure cérémonie de la part d'une tête chaude et si hautaine ! C'est un héritage de famille, il en a reçu plus d'orgueil que d'argent. Je présume qu'il voudroit être colonel de mes gardes ; mais quelle influence a-t-il au parlement, en comparaison d'un Montagu, d'un Northumberland ? Les bourgs et les comtés de Galles n'y envoient qu'un seul membre chacun, et dans le très-petit nombre qui sont à sa disposition, il n'y est que pour des moitiés.

La reine aime les idées et les manières de tous les Beaufort. C'est que les Beaufort ont l'air Celte ou Teutonique, c'est presque l'air de Mecklembourg. — Eh bien ! quand cela seroit. N'est-ce pas à peu-près le même air que le mien ? Depuis quand me prend-il fantaisie de me déchainer contre les hommes du nord ? N'est-ce pas de ces contrées que sont sortis mes ayeux ? Ai-je oublié que les Angles, les Saxons, les Danois ont subjugué la Grande-Bretagne ; qu'ils y ont regné jusqu'à ce que d'autres hommes du nord les en aient expulsés ? Ce fut une véritable pépinière de héros, que cette région du nord, et je m'applaudis d'en être sorti.

Quant aux Russes, je m'en soucie comme des Lapons ; ce sont des intrus en Europe, et si l'on n'y prend garde, ils pourroient bien quelques jours s'y conduire en vrais Tartares. Je n'ai pas oublié cette neutralité armée qui m'a été si funeste, conception hardie d'une femme ambitieuse, qui a forcé le pavillon Britanique au silence et au respect ! C'est le premier affront à notre souveraineté des mers. Que cette indignité vienne encore à se renouveller, et le triple pavillon du nord sera enseveli dans les flots de la

Baltique ! J'ai vu dans le porte-feuille de Pitt le croquis d'un tableau délicieux, cette mer chargée des débris flottans de mille vaisseaux, et ses ondes éclairées par l'incendie de ses villes orgueilleuses. En effet, n'est-il pas atroce que le souverain des mers paie un tribut avilissant au roitelet du Dannemark ? Il paiera cher ce tribut, et sur-tout sa neutralité. Je l'effacerai de la liste des puissances. D'ailleurs je n'aime point les nouveaux parvenus, et cette maison de Holstein, se repose insolemment sur les trois trônes du nord, et s'étend des extrémités de l'Europe jusqu'aux frontières de la Chine.

VINGTIÈME SOUVENIR.

J'ai consacré cette journée à faire mes paquets, et à me tenir prêt pour me rendre à Glocestre. Si je ne veillois aux différentes garde-robes de la famille, il n'y a pas de revenus qui pourroient y suffire. J'ai demandé une fois à George, s'il savoit le nombre de ses habits? « Non, m'a-t-il dit, et je m'en inquiète fort peu. Un prince de Galles ne manquera jamais d'habits. » — « Que dis-tu là, malheureux? Tu n'as donc pas lu l'histoire de Crésus qui fut obligé de se bruler? » — « Eh bien, il ne lui fallut plus d'habits, » a-t-il répliqué. Je lui ai cité le premier des Bourbons, cet Henri IV, si digne du trône, qu'il sut conquérir par son courage et conserver par sa sagesse. Il se plaignoit de n'avoir qu'un seul habit, encore étoit-il troué par le coude. George, à la fin, ému de mes citations et de ma vive semonce s'est plié, à regret cependant, à ma volonté. Il m'a dit que si absolument je desirois savoir le nombre de ses habits, il en feroit faire

l'inventaire. Un diamant, une perle, les choses les plus précieuses, il ne s'en soucie pas plus que de rien : si je ne le confiois à des gens probes, il seroit bientôt *dénippé*. Je sais bien que les papiers se sont égayés plus d'une fois sur mon économie domestique ; un jour entre autres que je mis sous clef la jupe de la reine, qu'elle avoit fait broder pour l'anniversaire de ma naissance. Elle est quelquefois toute couverte de diamans. Je ne les donnerois pas pour soixante-dix mille livres sterl. J'estime au moins à trois mille les pierreries de la famille. George les laisseroit trainer dans la chambre, comme des cailloux ordinaires. Pour moi, je ne saurois dormir quand ils sont tous sous le même toît. Qu'un voleur y pénètre, il fait rafle de tout ; qu'ils soient dispersés, au moins, il reste encore de quoi se consoler. La précaution n'est jamais inutile, et celui-là s'est mépris lourdement, qui a intitulé un de ses ouvrages, *la précaution inutile*.

VINGT-UNIÈME SOUVENIR.

MA première visite à Glocestre sera mémorable. Il y a si long-tems que les rois sont, pour ainsi dire, étrangers aux grandes villes de leur royaume! Je n'avois pas idée qu'elles eussent l'air si antique, et qu'elles fussent dépourvues des embellissemens et des avantages, dont jouissent les villes modernes. La résidence perpétuelle de la cour à Londres, ou plutôt sa prison, y a tout attiré comme dans un centre, et les habitans montrent de l'humeur, si le ministre n'y retient point le parlement les trois quarts de l'année.

Les spectateurs se sont montrés en foule à notre approche de Glocestre. La reine en étoit allarmée, et dans le fait c'étoit la première fois que je me trouvois réellement au pouvoir du peuple, imprudence impardonnable d'Harrington qui n'avoit envoyé qu'une petite partie de son régiment dans le voisinage! Cependant tout s'est bien passé. — Plus on s'éloigne de Londres,

plus on trouve de superstition dans le peuple ! Mais il a plus de loyauté, plus de religion ! Nous avons fait sagement d'établir notre quartier-général dans le palais de l'évêque. Cela a répandu sur nos actions presque un air de sainteté ! Rien de plus dramatique à notre entrée, que de voir les enfans de l'évêque jeter des fleurs devant nous ! Cet artifice n'a point échappé à la reine ; ruse pour ruse, elle y a répondu, en embrassant les enfans du saint homme. En voyant la cathédrale et la manufacture d'épingles, je me suis rappellé de Jenkinson, et de sa manière de comparer et d'évaluer de pareilles fabriques.

Si dans l'occasion, ce Jenkinson pouvoit oublier son intérêt propre, ce seroit un assez bon politique. Au fond du cœur, il hait les cathédrales, et les corporations, quoiqu'il les adore en apparence. Il y a mille manières, dit-il, d'employer ce qu'elles coûtent à des objets mille fois plus utiles à l'industrie et à la population. En comparant la cathédrale de Glocestre à la manufacture d'épingles, il évalue les capitaux qu'il en a coûté pour établir cette dernière, à la centième partie que la première à coûté ! Quelle ressource inépuisable dans l'une pour le soutien

des familles industrieuses ! Quel nid, quel repaire de fainéans dans l'autre qui n'est utile à l'administration qu'une fois dans sept ans ! Il en conclut qu'un gouvernement sage doit élever cent manufactures, pour une cathédrale. Je n'adopte point cette opinion. Je me rappelle celle de Jacques; point d'évêques, point de roi. Cependant si je mesure de l'œil le terrein occupé par les vieilles cathédrales et les vieux châteaux, je ne puis m'empêcher de songer aux avantages qui pourroient résulter de cette portion de territoire. Mais pourquoi tant de sévérité contre les vieux châteaux et les vieilles cathédrales, dans un pays où le tiers des terres reste en friche ?

Quelle singularité, quelle opposition de systêmes ! Je ne crois pas que le vaste continent renferme autant de folies et de contradictions que cette île Britanique à elle seule. L'un, dominateur fougueux de l'océan, brule d'y transporter toutes les antiques fôrets du nouveau monde; l'autre, dans son avarice embrassant tous le climats, voudroit les dépouiller de toutes leurs productions : celui-ci, évoquant l'ombre de Marlborough, subjugue la France dans sa course rapide, et va sommer l'Empereur chinois de

resserrer ses frontières à l'approche des vaisseaux de la Compagnie de l'Inde ; celui là, plus paisible et non moins insensé, veut qu'on élève les manufactures où croissent les plus belles moissons. Dundas excelle à imaginer des impôts, Pitt à brouiller les cartes, et m'entraine, malgré moi, à jouer un jeu d'enfer. Où tout cela aboutira-t-il ?

VINGT-DEUXIÈME SOUVENIR.

L'INFIRMERIE et la prison de Glocestre sont les premières que j'aie vues. Si je ne me trompe, infirmeries et prisons c'est à peu près la même chose. C'est dans les premières qu'on forme les jeunes chirurgiens à des expériences, comme on dresse certains dogues à des actes de cruauté ; les secondes sont d'affreux receptacles où l'on condamne à une misère inutile ceux qui ne peuvent *composer* avec les magistrats, les constables et la meute des records.

. Howard a trouvé le moyen de se rendre immortel, par les soulagemens que son humanité active a su imaginer pour ces malheureux. Depuis ce tems, toute la province est en travail pour fournir des matériaux aux nouvelles prisons. Hunt, et sir George-Paul, sont occupés à ériger des monumens à leur mémoire, — fardeaux énormes qui retiendront le peuple dans une humble soumission ! Notre besoin le plus pressant, ce seroit de nettoyer ces petites charges d'une jus-

tice désastreuse, de la vermine qui les infecte, de séparer l'innocent du coupable, et de punir sévèrement le crime, lorsqu'il est reconnu.

Isolation ! Vuide affreux entre un homme et le monde entier ! C'est à la Bastille, c'est dans les prisons du despotisme, qu'Howard est redevable de son projet. L'isolation aura le même effet ici qu'ailleurs. — La misère se terminera par la folie.

Puisque la France a contribué à la réforme de nos prisons, il faut que je demande à Pitt, si l'Angleterre ne pourroit pas perfectionner les prisons de France. *Mémorandum*. C'est une question de la plus haute politique.

On attribue à la ville de Glocestre plusieurs plans nouveaux. Les écoles pour les dimanches sont le résultat des conceptions d'un libraire que j'ai eu la curiosité de voir. Cette idée est assez populaire, et je l'aurois, ce me semble approuvée, sans Jenkinson. Il m'a sagement observé que le savoir et la discipline des écoles nuisoient aux dispositions des enfans pour le travail ; que cela les formoit à des habitudes efféminées, et leur inspiroit de l'ambition. Un peuple de savans est une pépinière où reposent les germes d'une révo-

lution, plus ou moins prochaine. D'ailleurs, dit-il, c'est ôter à la classe nécessaire des cultivateurs, pour ajouter à celles déjà trop nombreuses du commerce et des manufactures. Que s'en suivra-t-il ? Que les enfans de ces écoles paroissiales, et tous ceux qu'on ensevelit dans les hopitaux, augmenteront la classe des voleurs et des filoux. Dans les villes à manufactures ces écoles seroient autant de prisons barbares pour les enfans qui travaillent pendant six grands jours, et n'ont pour se récréer que le dimanche, seul jour que Dieu fit lui-même pour le repos. Partout ailleurs ce seroit diminuer le nombre des paysans destinés à la culture des terres ; et l'on sait, pour tous ces travaux rustiques, s'il faut des garçons endurcis à la pluie, au froid, à toutes sortes de fatigues. C'est par l'ignorance qu'on y parvient : la mollesse est le fruit de l'instruction et de la science.

Je voudrois, me disoit Pitt, qu'il y eût en France dix fois plus d'écoles, et de collèges, qu'il n'y en existe. Vous voulez donc, lui répliquai-je, la supériorité d'une puissance ennemie sur la nôtre ? Sa réponse est gravée profondément dans mon esprit. « Malheur à tout pays

qui surabonde en hommes de loi, d'église, de chirurgiens, de médecins, et sur-tout de ceux qui se disent hommes de lettres, de peur qu'on n'oublie qu'ils ont appris à épeler! Rien de trop dans ce monde : » ce proverbe est sage. En effet, il ne faut pas plus de médecins que de malades, de chirurgiens que de membres. La superfétation de tous ces gens-là finiroit par des épidémies plus ou moins dangereuses. J'aurois tort de me plaindre de mon parlement, j'ai un soin tout particulier de n'y encourager que les moins clairvoyans, parce que ce sont des instrumens plus souples, et grace à l'ignorance des électeurs, je ne suis embarrassé que du choix; mais si les Fox, les Sheridan, et le peu d'hommes instruits qui s'y trouvent me donnent tant de peines, que seroit-ce donc si, à côté de ces lumières, on n'avoit pas eu la sage précaution de mettre les ombres les plus épaisses. Pitt me fait espérer beaucoup de tous les garçons d'école, appellés à régénérer les libertés de France.

Que l'incertitude et la durée de l'élection de Westminster me tourmentent! — J'aurois bien fait de confier les rênes du parlement à Fox, — si connu par son génie et sa profonde immo-

ralité ! J'ai pensé devoir lui préférer Pitt, Thurlow, Dundas. — Je crains que je n'aye lieu de m'en repentir ! Manacmara tué ! Voilà ce que c'est que d'introduire des matelots dans une élection ! Des soldats auroient conduit cette affaire avec plus de modération. Qu'est-ce, au surplus, que ce *Macnamara* ? Un joueur Irlandais, qui a joué bien mauvais jeu, un coureur de fortune, que la fille du vieux Jones, cet usurier de l'hôtellerie de l'Incoln a travesti en gentilhomme. Quel support pour une administration vertueuse ! L'influence de Pitt est tragicalement en défaut, et il aura besoin de tous les papiers ministériels. L'imbécille ! Espérons, s'il meurt de ses blessures, que des funérailles bien sanglantes seront d'un bon effet ; que cet événement tragique sera d'une excellente ressource pour le premier sot qui voudra s'en emparer. Pitt a soin de préparer des sujets aux auteurs qui n'ont pas le talent d'inventer.

J'ai peine à croire que la vieille duchesse de Beaufort, presque aussi folle qu'elle est hautaine, permette à sa fille d'intriguer contre Townsheim, dans tout l'appareil lugubre d'un veuvage. Rutland étoit devenu si bête, qu'au-

cune femme ne pouvoit le regretter ! On sait de Queensbury à qui sont familiers tous les petits secrets des grandes maisons, qu'en public il ne pouvoit produire rien de décent, ni de supportable, qu'avec le secours de Jack Townsheim. Ce dernier lui faisoit ses harangues, lui écrivoit ses lettres, et pour récompense on lui permettoit d'être le sigisbée de la duchesse. Mais la duchesse a-t-elle bien un cœur ? non ; puisque jamais elle ne fit d'impression sur personne. Un jour qu'il étoit ivre, il voulut prendre dans sa voiture, si l'on s'en rapporte à la chronique, certaines libertés avec elle. On se brouilla, et le mari n'en témoigna aucune espèce de ressentiment. Je ne m'étonne pas qu'elle veuille se venger de Townsheim. Il est des affronts qui ne se pardonnent jamais. Charlotte prétend que ce n'est point pour ce qui s'est agi, ou non, dans la voiture. Bonne Charlotte!

Quelle différence de cette femme vaine, insensible et sotte à la duchesse de Devonshire ! vive, bonne, spirituelle, amie du mérite, sous quelque forme qu'il paroisse, je regrette qu'elle se dérobe à la cour. Charlotte ne l'aime pas. Elle est cependant si attrayante, qu'on ne peut s'empêcher

s'empêcher de l'aimer ; car tout ce qu'elle dit intéresse, attache, et ajoute à l'estime qu'on ne peut lui refuser ! Quel dommage qu'elle soit si étroitement liée avec Fox ! Je n'aimerai jamais un homme dont le génie en impose au mien : quel feu, quelle énergie ! La majesté royale est comme affaisée sous la hauteur de ses conceptions. Je ne veux plus m'occuper de lui, il pèse trop sur ma conscience. Jenkinson, Dundas et Pitt ne cessent dans leurs débats hypocrites de me tourmenter à cause de lui. Guerre éternelle entre les enfans de Lord-North et de Chatham ! Je ne pourrai jamais les concilier, quelque grand que soit mon pouvoir. L'un est-il pour le peuple ? Par la raison des contraires, l'autre sera pour moi. Non pas qu'ils aiment ni moi, ni le peuple ; ces deux hommes, dans le fait, n'aiment rien qu'eux, et je sens que je les aime bien peu ! Que les affaires viennent à changer, et c'est-là que je les attends. Pitt m'a tout promis, en se chargeant du ministère. C'est sous bonne condition que je l'y ai reçu. Se flatteroit-il d'y vivre éternellement, s'il ne réussit pas mieux que North ? Vainement il s'épuise en promesses magnifiques : s'il ne me venge point de la perte

de l'Amérique; s'il ne bouleverse pas la France, plutôt que de le conserver, je frappe une bonne paix avec tout le continent, et je le renvoie à tous les diables, lui, et les autres ministres. Ce sont des sang-sues que ces gens-là. Si je ne mettois un frein à leur avidité, bientôt je n'aurois plus de culottes.

VINGT-TROISIÈME SOUVENIR.

JE n'aurois trouvé aucun inconvénient dans les diners où l'on m'a invité, si la reine étoit moins attachée à l'étiquette. Le parc et la terre de Lord Coventry m'ont fait plaisir : j'y ai trouvé cette agitation, cette espèce de *remue-ménage* qui me délecte. Mais les montagnes y attirent la pluie ; et la pluie n'a pas plus de respect pour un roi, que pour un mendiant. J'ai eu un petit entretien avec Coventry, touchant l'affection paternelle. Il m'a tenu le langage d'un homme entièrement dévoué à une belle-mère.

Si George étoit réduit à la triste situation de Deerhurst, je me croirois obligé de le prendre dans mes bras, sans quoi la nation seroit furieuse. — Que souhaite Coventry ? Il s'épuise en éloges qui ne finissent pas, sur les ministres et sur leurs opérations. Il voudroit sans doute qu'ils lui rendissent des visites fréquentes, afin de s'en faire honneur à la chambres des pairs, si toutefois la visite de mes ministres peut honorer quelqu'un.

Queensbury et Salisbury sont arrivés. Il s'est passé entre eux et moi quelques *jovialités*. J'ai recommandé au vieux *Beau* d'avoir pitié des filles du comté de Glocestre, que s'il ne les épargnoit pas, les charmes de son esprit et de sa personne leur donneroient infailliblement la jaunisse. Il est de certaines matières sur lesquelles on ne plaisante pas impunément. Je ne sais ce qu'en diront les médecins, mais Charlotte m'a dit que je me portois beaucoup mieux, et que souvent les médecins n'étoient que des bêtes qui prenoient la maladie à rebours. Avec quelle curiosité satyrique Elizabeth examinoit la figure de ce vieux reître! Charlotte ne me pardonneroit pas, si je l'invitois à me dire ce qu'elle pense. C'est un vieux papillon dont les aîles sont à moitié dépouillées. S'il étoit réduit à la nullité de ses talens, il mourroit de faim, auprès d'un garçon tailleur. Mais il a un rang, de la fortune, une influence parlementaire aussi bien en Ecosse qu'en Angleterre, et il est toujours avec le ministre et à la cour.

Ailsbury, avec sa toux et sa maigreur, feroit bien de venir se rendre à son devoir, après le mois où tout est miel dans le mariage. Il a cru

dangereux de permettre à sa femme d'intriguer à Westminster, après avoir mis ses passions en jeu : mais tous les jolis petits maîtres sont aux aguets. Et nous déclamons sur la chasteté et la vertu !

Pitt encore jeune, et plein de santé, et n'avoir pour les femmes que de l'aversion ! je voudrois bien qu'on voulût m'en donner quelque bonne raison. Bridge-Tollemache en attribue la cause à tous les fluides qui se sont portés à la tête et aux poumons. Sa mère a mis plus d'art et d'économie à l'égard de Pultney, dans le tems que la bonne fortune de Pitt jeta son premier éclat; mais la fille ne le supporte pas. Elle a beaucoup d'esprit. *Memorandum.* Demander à Pultney, pourquoi elle a été élevée au couvent; et pourquoi elle a sur la tête une espèce de tonsure.

Ailsbury sera malheureux, même quand il ne s'agiroit que de meubler sa chambre. Un formaliste ne devroit jamais se marier; il n'a dans sa chambre à coucher qu'un seul lit, avec un petit cabinet attenant. Il se deshabilloit sur le parquet, dans la crainte d'y mettre une chaise où la poussière se seroit amassée et auroit attiré

les puces. Quelle révolution sa femme va occasionner dans ses habitudes, et que de puces à l'oreille !

La noblesse du pays, pour amuser son oisiveté, veut jouer une comédie. Elle a baptisé le club du nom de fainéant, nom bien adapté à des clubistes. Il est singulier que Richmond qui vit de pénurie veuille se mettre à la tête d'amussemens aussi dispendieux. J'avois quelque envie d'y jouer moi-même un rôle; mais Charlotte m'en a témoigné son mécontentement, et je ne veux rien qui déplaise à Charlotte. J'avois pris Siddons pour modèle, je le crois excellent : de l'énergie dans le caractère, un port de reine, et une figure imposante! Elle m'a lu différentes pièces, pour essayer mon goût; mais j'ai trop de volubilité dans les organes : j'ai renoncé à la comédie.

VINGT-QUATRIÈME SOUVENIR.

Aujourd'hui j'ai rempli mon rôle dans une farce religieuse. Ah ! dit Charlotte, c'est là que vous êtes un des premiers acteurs ! Je parcours un verset et un *répons* avec une rapidité surprenante, et quand il le faut je donne à ma voix un volume qui retentit sous les voûtes du chœur et ajoute à la pompe et à la dignité du service. La corporation de Glocestre est venue au-devant de moi, quand je suis entré ; mais dans quel appareil grotesque ! Le duc de Norfolk à côté d'un grand cierge, et d'un air un peu honteux ; quel caractère, et quelle situation ? Le premier duc du royaume, lui qui vient de soustraire la famille aux entraves d'une superstition si désavantageuse, lui qui n'a point d'enfans, le protecteur du génie, l'ami de la vertu, sans affecter de le paroître ; s'il connoissoit bien toute sa force, il se rapprocheroit de la cour et lui dicteroit les conditions.

Le service publics est admirable ! je ne sais quelles droles de pensées me sont venues à l'es-

prit, quand je me suis vu placé sur le trône de l'évêque. J'imagine qu'Hallifax m'en a fait les honneurs, parce que je suis le chef de l'église. Combien de trames ourdies sur ce siège, me suis-je dit ! Parmi les ombres qui se sont offertes à mon imagination, Warburton m'a paru la plus caractéristique. Brutal et sans principe, il employa la force pour l'intérêt de l'hiérachie, comme il auroit fait pour le diable, s'il en avoit espéré de l'avantage ou de l'avancement. Tucker, marchant sur ses traces, mais d'un caractère plus foible, a manqué son but. Il a cru devoir employer le commerce à ses vues ecclésiastiques, à l'exemple de Warburton qui y fit servir la poésie. C'est une affaire presque arrangée avec lui, et tout son chapitre pourra être utile à l'élection générale.

LUNDI.

Nulle pensée qui se présente à mon esprit ! Charlotte n'approuve point que je me rende à une foire de campagne, j'y aurois développé mes connoissances comme fermier, et j'aurois acheté un cheval à un prix extravagant : tous les maquignons de la chambre haute m'auroient applaudi.

VINGT-CINQUIÈME SOUVENIR.

J'AVOIS eu l'intention de marquer cette journée par une visite à George Selwyn. C'est un bel esprit de profession, et je me proposois de rompre une lance avec lui. Lorsque j'ai fait part de mon projet, les princesses se sont mises à rire, et Charlotte m'y a fait renoncer.

Invitation d'aller à Bristol. Réponse que je ne me porte pas assez bien pour manger de la tortue. C'est une ville riche, mais stupide, et remplie d'hérétiques. A propos, je n'ai pas eu de message de Birmingham. C'est le repaire principal des sectaires. Ils imitent toutes les religions, comme ils font de la fausse monnoie, et dans les mêmes vues. Priestley y a fait revivre le socianisme; fripier sacrilège, il nous donne pour des habits neufs les haillons d'une hérésie oubliée. Dans ses excursions vagabondes, il touche presque au rivage de l'infidélité; mais prudent sectaire, il s'arrête où son intérêt ne lui permet plus la licence, et l'homme qui n'a

pu rendre ses talens utiles à Landsdown dans sa détresse politique, se fait un revenu considérable de ses rêveries mystiques. Ce sont des lettres-de-changes sur la crédulité du bon peuple de Birmingham.

J'allai mercredi soir pour la première fois à une comédie de province : Charlotte exigea qu'elle fut royale avant d'y recevoir ma personne sacrée. Elle pense que de l'atmosphère de nos personnes, il s'échappe de saintes exhalaisons. Ce seroit un grand avantage pour une église que j'aurois à consacrer. Je suppose que je recevrai quelque invitation de Birmingham. — Ne pourrois-je pas être aussi utile à une commune, que je l'ai été à la comédie ? Que je *consacre une lettre*, ce sera le titre de ma réception. Le roi de Prusse, à son avènement au trône, visita les églises principales de toutes les sectes de Berlin. Ici le clergé rejetteroit ma proposition, et si j'avois le malheur de le désobliger, Charles Fox aussitôt se rangeroit parmi *les zélés*, et la chambre des communes se rempliroit de patriotes implacables.

Quelle bizarrerie attachée à ce mot de patriotes ! Tous les factieux qui assassinoient sous

Cromwell se disoient patriotes ; tout parti d'opposition contre l'autorité légitime se dit aussi patriote : s'il n'assassine pas, c'est qu'il ne le peut, ou qu'il n'ose le tenter. Mais si le génie de Pitt laissoit renverser la digue! quelle affreuse inondation, quel déluge de crimes, de spoliations, de meurtres et de forfaits inouis! Mon imagination glacée n'ose s'arrêter à cet horrible tableau. Fasse le ciel que le génie de Pitt et ses amis renforcent la digue et compriment le torrent prêt à se déborder! Ses amis! Que dis-je? Royaliste dans le cœur, Pitt compte, au nombre de ses amis, les Willberforce, Beaufoy, les Thornton, et tant d'autres qui ont sucé le lait, ou le poison du patriotisme. Mais rassurons-nous, Pitt en a fait des renégats. S'ils tiennent encore à leur parti, c'est par une honte puérile, dont ils n'osent se défaire. Nul danger à craindre de tous ceux que je peux acheter.

Chose digne de remarque! tous ces gens-là n'ont fait leur fortune que par la contrebande, et ce sont eux qui ont suggéré à Pitt les mesures qu'il a prises contre elle. Un fait bien certain, c'est qu'il existe encore un vieux pécheur dans l'une de ces familles, qui, après avoir gagné des

sommes immenses par la contrebande du tabac ; aumône tous les ans les pauvres d'une somme de deux mille livres sterl., pour racheter son ame des griffes du diable. Il a peur du diable, et il n'a pas craint de manquer aux loix de son pays! S'il veut se racheter, n'est-ce pas à la trésorerie qu'il devroit payer, plutôt qu'en aumônes ? Car si l'on admet le mérite de la charité, il n'y a pas de restitution, et son ame appartiendra au diable, aussi sûrement que s'il n'avoit pas donné un shelling. S'il s'adressoit à Dundas, il pourroit encore ne pas désespérer de son salut. Il connoît tous les moyens de purifier une conscience. Dundas a eu tort de partager les fruits de ses manœuvres, mais nul doute qu'il ne devienne le meilleur ministre de la Grande-Bretagne. Il sait s'assurer de sa proie, et jamais il ne laisse aucune trace de la transaction.

Invité pour jeudi d'aller à Hereford : c'est de la part de Lord Oxford. La reine m'a dit de ne pas oublier la taxe du cidre.

VINGT-SIXIÈME SOUVENIR.

OH ! le beau jour que celui où notre famille monta sur le trône d'Angleterre ! Ce fut un jour où mon ayeul couvrit sa tête d'une triple couronne. Pendant long-tems les amis de la liberté ont célébré cet avènement avec enthousiasme ; mais il s'est dissipé cet enthousiasme ! il a fui, devant l'habitude du bonheur.

Les Stuart furent mal conseillés : jamais le pouvoir de la couronne ne fut si plein, si absolu qu'aujourd'hui. Mais graces à mes soins prudens, je l'ai dépouillé de tout ce qu'il avoit d'imposant et de tyrannique. Couvert d'un masque riant, dans sa marche, il sappe avec adresse les droits du peuple, et le peuple ne s'en aperçoit pas. La chambre des Lords sera bientôt aussi remplie que celle des communes ; l'impôt sera universel, il frappera l'air, les fenêtres et tout ce qui respire, végète, ou existe. La police reposera sur les armées. La bayonnette est plus imposante que le bâton d'un constable. Je ne

veux plus que des fermiers-généraux, pour lever les impositions. Quelque mal qu'on ait publié de ces gens-là, ils sont expéditifs, et prêtent à leur maître une partie de ce qu'ils volent. Ici l'on me vole, et l'on ne me prête rien : qu'on ne dise plus que les rois sont d'illustres ingrats! Pitt, je vous rends graces ; c'est à vous que l'autorité doit ses progrès hardis, et vous avez su étendre la prérogative royale, sans exciter d'allarmes, parce que vous avez eu l'art de ne frapper que *sur le peuple*. Fox a voulu crier contre le monopole, et ses cris se sont perdus. A qui dans le fait, inique ou non, appartient-il de droit ? Au plus puissant, au plus inique, si l'on veut ; mais s'il doit être toléré, comme base d'un grand état, comme pièce inhérente au luxe et fondamentale, le monopole ne peut être permis qu'à la couronne, puisqu'elle a plus de moyens, plus de pouvoir, plus de luxe, et plus d'iniquité. Pitt raisonne en profond dialecticien. Le danger où s'est trouvée la compagnie de l'Inde a occasionné une allarme générale. On a craint que la banque ne s'annéantît avec toutes les chartes du royaume. Nous avons couvert toutes ces

mesures du voile si spécieux de patriotisme, que Fox s'est vu réduit au silence.

Le peuple n'y voit goutte ; ce seroit un bonheur pour lui, que l'abolition de ces chartes qui couvrent, masquent et privilégient tant de coquins privilégiés. Sans elles, tous les exacteurs que le ministre envoie à volonté jusques dans les hameaux, seroient mis en pièces.

Nous avons bu sec, en l'honneur de l'anniversaire ; et la bande des musiciens a joué l'air si chéri, *the lad's alive*. Puisqu'ils chantent que je vis, me suis-je dit, il faut que je cabriole encore un peu devant Lady Mary-B.... y et répétant la chanson, *the lad's alive*, je me suis écrié, je ne veux pas encore mourir. Lady Mary est une virtuose en musique. Et moi je suis fou des chœurs de Handel. J'en aime le bruit, les sons pleins, bruyans, sonores, et surtout antiques. La musique de Handel aura son avantage. — Jenkinson saura concilier la charité du duc de Northumberland, avec son intérêt. Si le duc qui a présidé les hôpitaux a su encourager les souscriptions par-tout où il pouvoit s'assurer des vôtes, Jenkinson va tirer bon parti de cette musique dont je suis enore tout trémoussé.

Pourquoi la musique ne donneroit-elle pas des ressources à l'état, puisqu'il s'agit maintenant d'un fonds littéraire, et que le conseil-privé en cherche la destination? S'il est juste que les musiciens ne fassent pas de bruit pour rien, il est juste aussi que les gens de lettres ne crient, et n'écrivent pas pour rien. Si le plan qui les concerne est adopté, il faudra consulter le clergé, parce qu'il est plus que très-juste de mettre un frein à leur indépendance : ceci importe fort au gouvernement. Il ne subsisteroit pas deux mois, si on lui ôtoit son influence et son pouvoir sur la liberté de la presse.

Il faut que les écrivains soient bien sots, d'imaginer qu'il leur sera permis d'écrire tout ce qui sortira de leur cerveau. Avec cette maxime, laissez-moi dire, et laissez-moi faire, y a-t-il un seul gouvernement qu'ils ne puissent renverser? Un roi est bien insensé de provoquer la liberté de la presse : je parie que cela seul me vengera de la perte de l'Amérique.

Le duc d'York vient de m'amener Bunbury; je déteste les caricatures, et je prie Frédéric de le dire franchement à ce Bunbury. George se met à rire, quand je nomme Frédéric *l'espérance*

pérance de ma famille, c'est-à-dire pour la prudence : je sais très-bien qu'en fait de talens, d'esprit, de dispositions, George, à lui seul, vaut mieux que toutes les maisons de Hanovre et de Mecklembourg. Mais je crains sa popularité, et il est bon que je fixe paternellement l'attention du peuple sur ses imprudences. A la vérité Frédéric a peu d'esprit, peu de connoissances, peu de bonnes qualités ; mais il a le voile de la prudence et de l'économie. Si Frédéric étoit roi, Lansdown, ministre, Pitt, chancelier de l'échiquier, Wesley, archevêque, Wescott et Eden, secrétaires d'état, il y auroit parfaite harmonie dans le gouvernement, et il pourroit rivaliser celui de Cromwell en hypocrisie.

Cromwell, Cromwell, et toujours ce nom qui retentit à mes oreilles! Et qu'ai-je vu dans ce monde, si ce n'est des hypocrites et des Cromwell? Oh si l'*adage* de je ne sais quel poëte est vrai, que le monde va de fièvre en chaud mal, et qu'une race détestable en engendre une plus abominable encore, quel moment, pour mon cher Pitt! c'est alors qu'il pourra développer ce que la nature lui a donné de talens heureux, car, foi de monarque, je n'ai rien

vu de si méchant que la race qui s'élève aujourd'hui !

N'ai-je pas ouï ces petites vipères se siffler á l'oreille que j'étois tombé en démence, qu'il falloit me nommer un conseil de régence, comme si j'étois fou à lier ? Les insensés ! qu'ils apprennent que je suis toujours George, et qu'un tems viendra où moi-même je saurai bien les régenter. Si j'avois le malheur de leur allonger la courroie, demain je serois perdu. Mais je saurai les tenir en haleine, et je suspendrai jusqu'à leur loi de l'*habeas corpus* : conseil salutaire que je tiens de mon cher Pitt !

VINGT-SEPTIÈME SOUVENIR.

Quel insensé, quece journal le *World!* Il vient de mettre le royaume en deuil, par les allarmes qu'il nous rapporte du continent. Il a l'insolence de nous annoncer que la France prospère mieux que jamais, et que ses représentans ne s'occupent que du bonheur du peuple qui leur a confié ses droits. Voilà, je l'avoue, de singuliers mandataires ! Ceux de nos trois royaumes ne songent guères qu'à leurs intérêts ; mais comme le dit fort bien Pitt, attendons que la fusée soit débrouillée. Peut-être en recevrai-je de promptes nouvelles à Worcester, où je vais me rendre pour le bien de ma santé.

Que verrai-je dans cette contrée ? Hurd à qui j'avois confié l'éducation de mon fils, l'espérance de mes royaumes ? Sa terre d'Hartlebury est belle, bien située, et dans le centre de son diocèse. Il a des privilèges que moi-même je n'ai pas à Windsor. Hurd a du goût et des connoissances littéraires ; on ne peut pas en douter :

mais ce n'est pas ce qui lui a mérité son évêché. C'est la récompense de ses ouvrages sur la religion, la morale et la politique. Le style en est doux, agréable, et le fond y est traité comme si je l'avois dicté moi-même. Qu'un fond de géole à Newgate eût bien mieux convenu à un esclave aussi dépravé! « mais il me falloit un évêque, et celui-là s'est trouvé sous ma main.

Donnez un cheval à un gueu, dit le proverbe, et il courra à bride abbattue. Mon évêque est le gueu à qui j'ai donné un des plus beaux chevaux de mes écuries. C'étoit un tyran masqué. L'industrie, de concert avec la population d'un village, lui demande-t-elle la permission d'élever une manufacture sur le territoire qui est en friche? L'évêché, répond-il, n'a pas besoin de manufactures. C'est la destruction de l'ordre et de la subordination. Les manufactures ne servent qu'à entretenir l'orgueil et l'indépendance. Si j'étois roi, je n'aurois de manufactures, qu'à Botany-Bay. Vous ne bâtirez pas un pouce ici. » C'est vraiment cruel; mais vraiment épiscopal!

La situation de Worcester est agréable, les rues en sont spacieuses, et les maisons offrent un

beau coup-d'œil. Il faut que ce pays soit très-peuplé, ou que le peuple y soit bien fou, car la foule étoit si grande à notre passage, qu'à peine pouvions-nous traverser la ville.

J'aurois plaisir à imaginer que ce peuple m'est attaché; qu'il ne se précipite autour de ma personne que par un sentiment vif de respect, d'amour et de fidélité : Il est si doux d'être aimé! Mais que de soins, que de peines pour faire naître et entretenir cet amour du peuple pour ses rois! — Ma foi, tout bien considéré, *le jeu n'en vaut pas la chandelle.* Le peuple est grossier, stupide, envieux, inconstant, et, s'il n'étoit retenu par cent chaînes d'airain, il seroit dans sa fougue aussi cruel que le tigre.

Je me suis quelquefois demandé pourquoi certains économistes étoient assez bêtes pour ne cesser de parler et d'écrire sur les avantages d'une grande population, sans nous donner les moyens de pourvoir à ses besoins et de la contenir. Je conviens avec eux qu'il faut un certain nombre d'hommes, parce que la terre, les arts, les métiers, et sur-tout une certaine quotité d'impôts l'exigent; mais ne faut-il pas un certain équilibre en tout? C'est ce que je tiens

d'une discussion assez vive qui s'est élevée entre Dundas et Pitt, sur je ne sais quels abus de finances et de droits de préhension ; j'en ai retenu cette ligne latine qu'ils se sont mutuellement appliquée :

Est modus in rebus, sunt certi deniquè fines.

Comme j'en demandois le sens, Pitt m'a répondu : *rien de trop ; mais il faut ce qu'il faut ;* en disant ces mots, les traits de son visage se sont altérés, et comme s'il eût voulu me dérober ce qui se passoit dans son esprit, il s'est empressé de diriger mon attention sur la France. « La trop grande population de ce pays, m'a-t-il dit, lui sera funeste. C'est un des moyens dont je me sers pour en préparer la ruine. Chez nous, au contraire, les sujets manquent à certains égards ; mais avec de l'argent l'Europe nous fournira des hommes, des soldats, et tout ce qui est nécessaire pour consommer la perte de cette France. » D'où je conclus avec Pitt que rien n'est plus sage que cette ligne de latin, *est modus in rebus, sunt certi deniquè fines.*

VINGT-HUITIÈME SOUVENIR.

Les malheureux habitans de cette ville, instruits que je devois y entrer à cinq ou six heures du matin, n'ont pas dormi de la nuit.

J'ai demandé au maire, (et c'est une curiosité que la figure de ce maire,) s'il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu de roi dans la ville. Il m'a dit qu'il n'en savoit rien, et que je pourrois le savoir du docteur Nash, homme profond dans les antiques. Hunt à Cheltenham m'en avoit parlé, comme étant beau-frère de ce bavard de Martin; et il m'avoit prévenu que Nash pouvoit disposer de sa langue pour appuyer ou combattre les motions à faire dans la cathédrale de Worcester. Note à communiquer à Lord Thurlow. Mais Thurlow n'est qu'un ours. Quel déjeuné pour une baleine, si lui, Stafford et son aimable femme, et le métropolitain et son épouse, s'étoient noyés dans leur excursion à Scarborough! En cas d'événement, mon imagination remplissoit déjà leurs places.

Je ne sais quelle angoisse je ressentis, en apprenant que Jacques II étoit le dernier roi qui avoit visité Worcester. Les Henri et les Edouard connoissoient bien toutes les parties de leurs états, et ils donnoient la préférence à cette ville. Mais l'événement le plus mémorable et le plus triste du pays, ce fut l'arrivée et la défaite de Charles II. — Pitt et Jenkinson affectent d'associer les noms d'Olivier Cromwell et de Charles Fox, je n'y vois aucune ressemblance. En cela, Pitt craint que Fox ne lui succède; mais je peux lui certifier qu'en cas de déchéance, Fox ne sera pas plus le successeur de Pitt, que de Cromwell.

J'ai reçu l'adresse de la Corporation et du Clergé. Je n'ignorois pas qu'ils étoient à ma dévotion. Worcester, dans toutes les occasions, a toujours montré son zéle pour la couronne. Même conduite au commencement de la guerre d'Amérique, et pour sa continuation. Quel groupe de magistrats et de syndics! Heureux enfans de la corruption qui se pratique à chaque élection! La Corporation a grand soin de soutenir à chaque fois un petit Nabab, ou une créature de l'administration. Coventry y exerce

une influence absolue, et Coventry m'est dévoué, dans l'espérance que je me conduirai avec George, de manière à justifier la cruauté qu'il exerce envers Deerhurst. Mais George n'a pas de belle-mère, et jamais je ne souffrirois qu'il fût exposé au destin du pauvre Deerhurst.

Visité le lieu où s'est donné la bataille de Worcester; certes je n'ai pas eu le courage de l'examiner. J'aurois bien voulu voir le chêne royal; mais on m'a dit qu'il y avoit trop loin, que l'arbre étoit mort, et qu'il en sortoit *un héritier apparent.* Je ne me soucie point d'héritiers apparens : c'est bien assez de tous ceux que Charlotte m'a donnés. Cette bataille de Worcester ne laisse pas que de faire une vive impression sur moi. C'est par une bataille que j'ai perdu l'Amérique; et qui sait ce que pourroit me coûter une autre bataille ? Charles II trouva bien à propos ce chêne salutaire ! Ce qui me rassure un peu, c'est que Pitt ne m'a pas encore conseillé d'en faire une plantation autour de mon palais. Il prétend au contraire que le grand roi en aura plus besoin que moi, et que de long-tems, graces aux mesures qu'il ne cesse de concerter, il ne sera en état, ni lui, ni sa

grande monarchie, de nuire à la majesté qui tient le trident de Neptune, et repose sous un triple diadême. Mais ce trident m'est-il confié pour toujours ? Qui me répondra qu'il n'y aura plus de neutralité armée, et que les sujets qui me restent soumis persisteront dans leur attachement ? Puis-je oublier les attroupemens séditieux de Lord Gordon; cette pierre qui a cassé les glaces de ma voiture, ces sifflets insolens qui m'ont accompagné au spectacle ? C'étoient des insensés ! Soit; mais ces attroupemens en étoient-ils moins dangereux, ce pavé moins lourd, et ces sifflets moins odieux ? J'ai toujours peur que la comédie d'un roi d'Angleterre ne finisse pas une tragédie, et cette crainte me fait toujours penser au chêne des Stuart.

VINGT-NEUVIÈME SOUVENIR.

PASSÉ aujourd'hui en revue les arts-et-métiers, avec leurs enseignes ridicules. J'en aime assez les productions, mais quant à ceux qui les produisent, je suis de l'oppinion de Hurd. — Visité la manufacture de porcelaine, cela ressemble à un enfer. On dit que des Salamandres peuvent vivre dans ces grands feux. Consulter Banks là-dessus. L'homme qui me fit la description des travaux mâche du tabac. Charlotte dit qu'il put horriblement. J'éprouve toujours une foule de choses désagréables, quand je me mêle avec mon peuple. — Dieu merci ! nous pouvons retourner sains et saufs à Windsor ! L'église et le concert ont pu paroitre des choses nouvelles pour les spectateurs, et non pour moi. — Je m'ennuye d'être si long-tems dans le même lieu.

Avant de quitter Worcester, Courtown me fit entendre que je ferois bien de laisser à mon départ quelques marques de ma prérogative

royale. De l'argent! autant que l'économie de la reine l'a permis, j'en ai donné. Des honneurs! on me pria de conférer ceux de la chevalerie à un vieux fou, qui avoit un pied dans le tombeau. Dans ces occasions, je donne avec plaisir : la vanité de celui qui reçoit en témoigne sa reconnoissance à ceux de ma suite. Enfin, on m'a présenté cet homme qui m'a paru avoir plus besoin des honneurs funèbres que de ceux de la chevalerie. D'un coup de mon épée magique, je l'ai fait relever; quel bonheur pour Sir Charles Withers, s'il s'est relevé honnête homme!

TRENTIÈME SOUVENIR.

Retourné à Cheltenham où le peuple a paru las de me voir. Sir James Harris à Londres, et le Prévôt Irlandais en route pour s'y rendre. Sir James veut que je lui confère le titre de Lord : bientôt les Lords seront aussi ridicules, que les chevaliers de Marguerite Nichelson. La nation a été complettément dupe dans l'affaire de Hollande. Nous avons aidé le roi de Prusse à dépouiller le Stathouder, pour gorger les Hollandais ; avec quelle perfidie nous avons abandonné cette cause ! Pitt prétend que l'avenir nous en dédommagera ; mais je tiens plus au présent qu'à l'avenir, et il seroit possible que ces vendeurs de harengs, pour se venger d'un prince qui, par attachement à notre cause, a trahi leurs intérêts, ne vinsent à le chasser. Belle occasion pour la France d'y établir sa domination ! Si je m'en rapporte à Pitt, en cas d'événement, nous prendrons les flottes et les îles Hollandaises : par ce moyen, tout ne sera

pas perdu. Il me plait d'y croire, je tiens beaucoup au Cap-de-Bonne-Espérance.

Hutchinson aspire à la chancellerie. Insatiable escroc, cet Irlandais est à la poursuite de toutes les places et de toutes les pensions. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour y parvenir; mais cette place appartient à un Anglais. Je ne croirai pas Jenkinson; Montesquieu n'a pu dire qu'il falloit en exclure les natifs. — Belle autorité que Montesquieu, pour un roi d'Angleterre! — Nous avons été au spectacle. On dit que le théâtre est d'une simplicité champêtre. Que me fait cet air de simplicité? mes sentimens n'ont rien de rustique.

Aujourd'hui dimanche, et point de nouvelles! Lundi la naissance de George. J'avois quelques idées sur l'amour paternel. Je m'en suis défait. On dit que je suis le père de mon peuple. En ce cas, je suis père d'une bien vilaine famille. Pesons un peu, en notre ame et conscience, ce qui m'adviendroit de sa part, si je tombois en quelque grand malheur, en un mot, si le bouleversement que Pitt a ébauché dans l'intérieur, et sur le continent venoit à refluer dans cette île. Je ne veux point, à l'exemple des Stuart, me laisser prendre au dépourvu.

Quoique toute ma confiance repose sur le génie de Pitt, ce grand homme peut mourir, et pis encore que cela : il peut faire une sottise dont le parti de l'opposition, ou le peuple me feroit cruellement payer la folle-enchère. Mais pourquoi le feroit-il ? Ma prérogative royale ne doit-elle pas me mettre à l'abri ? Le ministre en Angleterre est le bouc émissaire du roi. C'est le meilleur article de la constitution britannique. Si le roi péche, fouettez le ministre. *Ci veut le roi, ci veut la loi.* La chambre des communes n'a pas encore dénoncé le ministère à celle des Lords ; et jusqu'à ce jour, mon parlement s'est borné à me vôter des adresses de remercîment. Jusque-là me voilà parfaitement en garde. Je dis mon parlement ; et je suis très-fondé à le dire. N'est-il pas *mien*, puisque je l'achète ?

Je me sens la tête un peu mieux. Dès que la responsabilité pèse sur la tête de mes ministres, il est évident qu'elle ne porte plus sur la mienne, et que je n'ai rien à craindre, ni des Fox, ni des fous, ni du monstre à cent têtes, ni du peuple.

Ce qui est petit devient grand, ce qui est grand devient petit. Voilà de ces vieux adages

qui ne me feront pas accroire que la majorité du parlement s'annéantisse devant la minorité de l'opposition : ainsi certitude parfaite qu'il ne me dénoncera point les ministres, et moins encore au peuple. Tant que j'alimenterai la prairie, je pourrai la tondre. Quelques coups de fouets de plus au Taureau, et je réponds du chien. Oui, un bon impôt additionnel sur le peuple, et son revirement sur la majorité, le peuple sera contenu, le parlement me sera soumis. Raison majeure, pour me porter encore mieux. Le *Nostrum* de Velnos, et toutes les eaux de Chaltenham ne valent pas cet argument.

Ce qui s'est fait peut encore se faire. Soit : ceci m'embarrasse un peu la tête; si je ne me trompe, c'est un argument tiré de l'histoire des Stuart. Mais la sainte famille, au lieu d'acheter son parlement, s'amusoit à ergoter contre lui : des raisons théologiques ne se prennent pas au poids des guinées. — D'ailleurs elles étoient de mauvais Aloi. Les Stuart avoient contre eux l'église, dont ils choquoient la doctrine et l'orgueil ; aussi n'ont-ils pu se sauver, ni dans ce monde, ni peut-être dans l'autre. Que j'ai mis bien plus d'adresse dans ma conduite ! pour

m'assurer

m'assurer du clergé, je tolère son orgueil, et je lui passe son hypocrisie. Parle-t-il de religion? Je lui réponds que ce n'est pas mon affaire, mais bien la sienne, quoique j'en sois le chef. Il me sait bon gré de cette déférence apparente, qui, dans le fond n'est qu'un mépris, et par reconnoissance, il embrasse, protège et sanctifie mes droits, parce qu'ils deviennent en partie les siens. *Dans ce monde, rien pour rien*, c'est l'adage que j'oppose à celui des Stuart. Par ce moyen mon autorité repose sur deux colonnes inébranlables, le parlement et le clergé. On dit que pour régner, il faut diviser; je laisse cette maxime à Pitt; la mienne est que pour conserver, il faut de l'union. Je me sens la tête singulièrement soulagée. On diroit qu'à mesure que je raisonne, l'atmosphère s'épure. Je n'avois pas encore fait cette observation.

Qui peut le plus peut le moins. Voilà encore un adage que je dois à l'exercice de ma raison, et à la salubrité de l'air. Supposons que par impossible les deux bases de l'édifice vinsent à s'ébranler, qu'elles fussent même emportées par un débordement imprévu. *Au bout du fossé la culbute*. Mais fort de mes deux proverbes, ce

n'est pas moi qui ferai la culbute. Je resterai debout, *stantem columnam* : je dirai au peuple ; ce sont mes ministres que vous demandez ? Prenez-les : il y a trop long-tems que les coquins me trompent ; et soudain je les empoigne, et les livre pieds et mains liés. Tout fou qu'on ait l'insolence de me dire, je ne m'acharnerai pas à retenir un Stafford, qu'il faudroit bientôt abandonner : bien différent de Charles Ier. j'en donnerai mille, pour faire une hécatombe salutaire à ma conservation. Si l'orage populaire ne s'arrête pas à mes ministres, je n'aurai pas la folie d'en braver les flots impétueux, pour un parlement dont la foiblesse est tacitement complice de leurs iniquités. Oh ! — oh, — que je puisse respirer à mon aise! Après ce pas de géant, je touche à la monarchie absolue. Plus de parlement entre mon peuple et moi ! — Jamais je n'aurois pensé que les eaux de Cheltenham m'eussent inspiré si favorablement : je leur donnerai le nom d'hypocrène *Georgienne*, puisque je n'ai pu faire adopter le *sidus Georgium* ; cela me dédommagera un peu de cette petite mortification.

TRENTE-UNIEME SOUVENIR.

L'HYPOCRÈNE Georgienne ne m'a inspiré qu'une sottise. C'est un grand malheur que de ne savoir, ni latin, ni grec. — Un solécisme, dans deux mots! Le *stantem columnam*, m'a dit Jebb, devroit être au nominatif; pour correspondre au *je*, ou moi du *je resterai*, qui est au nominatif : ils appellent cela une concordance du verbe avec le sujet, soit ; mais il me peine d'être le sujet des plaisanteries de mon médecin. Rien ne seroit d'un plus mauvais augure, s'il étoit bien prouvé que les médecins sont réellement de bons latinistes. Redoublement de confusion pour les expressions grecques dont je me suis servi! Heca, m'a-t-il dit, signifie cent. C'est donc un contre-sens manifeste, que de donner mille prétendus ministres, puisqu'il n'en faut que cent pour l'hécatombe, ainsi que le porte l'expression : *sacrifice de cent.* L'air de Cheltenham n'est pas aussi pur que je l'aurois cru! Mais ce n'est pas là ce qui me tue. Hécatombe,

dit le médecin qui doit s'y connoître, signifie sacrifice pour les morts. S'il est aussi versé dans le grec que dans le latin, c'est donc moi qui suis mort, et c'est sur ma tombe qu'on sacrifie les cent ministres : ce n'est donc pas à ma conservation. Balourdise sur balourdise, augures plus funestes les uns que les autres ! Ceci me donne furieusement à penser !

Le peuple ne se pique pas de justesse dans ses raisonnemens ; mais bien de prestesse dans ses expéditions. Après s'être gorgé des ministres qui ont violé ses droits, du parlement qui les a trahis, en se laissant acheter, le monstre à cent têtes, irrité par la soif du sang, peut m'ouvrir une gueule de baleine et m'engloutir. — Les prétextes ne manqueront pas si les raisons légitimes échappent à la populace de Bow-Street, et de St. Giles. — Cependant que peuvent-ils faire sans moi ? pensent-ils que mon fils George sera mieux leur fait ? Ce qu'ils peuvent ! ce qui s'est vu dans tant d'autres pays, ce que les Français ont pu en Amérique, ce que Pitt m'a promis de tenter en France : ils feront une République à leur manière. — Cruelle situation que celle où mon esprit se trouve ! — De combien de sinistres

augures je suis assiégé ! Que toutes les malédictions tombent sur les médecins, et sur tous ces pédans hérissés de grec et de latin ! — Cheltenham ! je ne boirai plus de ton eau.

Si j'allois me réfugier à Windsor ! — Les cris du peuple m'y poursuivent. Je crois entendre cent mille voix tonner autour de mes oreilles. George, me crie l'une, qu'as-tu fait de notre argent, de nos sueurs, de notre sang ? Est-ce pour éteindre la dette nationale, que tu as fait la guerre à tes sujets, que tu soudoyes une majorité servile, que tu dissous les liens de la société ? — Périsse, périsse, ce roi barbare qui trafique du sang de son peuple ! — L'as-tu versé, dans des coupes d'or, à tes ministres, à ces hommes vils qui appuyent au parlement tes mesures liberticides ? Dis-nous pourquoi tant de millions dépensés sur le continent ? Dis-nous, dis-nous ...... Et que diable veulent-ils que je leur dise ? Un peuple en fureur n'écoute rien, et je suis au désespoir.

La tête me tourne, je n'y suis plus ! — Je me suis dérobé à toutes les criailleries, pour suivre doucement l'allure de mon cheval ; mais je ne m'en trouve pas mieux. Il me semble tou-

jours que j'aperçois, devant moi, ce petit homme, ange, ou démon, qui me traverse dans toutes mes pensées. On diroit qu'il revient tout exprès d'un autre monde, pour changer la face de celui-ci. Lorsque j'ai communiqué à Pitt cette vision qui ne m'abandonne point, et qui s'empare malgré moi de mon imagination, trop blessée, Pitt m'a répondu qu'il ne falloit pas avoir peur des ombres, et qu'on sauroit bien lui opposer quelque bonne machine infernale.

Pitt est bien heureux de n'avoir point l'esprit malade ! Aussi ne craint-il ni Dieu, ni diable, et dans tout ce qu'il fait, s'il consulte l'un des deux, c'est plutôt le dernier que le premier. — Que maudit soit le cheval qui ne veut suivre que sa fantaisie ! je crois que tout conspire contre moi. Il a failli de me faire casser le cou. Tant mieux! Souvent un petit malheur préserve d'un plus grand. Trop heureux, si la ruade de mon cheval me délivre de tous les présages funestes qui m'affligent et font du pauvre George le plus misérable SIRE de l'Europe.

FIN.

De l'Imprimerie de TIGER, place Cambray, au Pilier Littéraire.

